

DE VISU
Le sculpteur Michael Jones McKean occupe la Parisian Laundry
Page E 8



CINÉMA
Déchirements et lumières dans un film autochtone d'ici
Page E 10

CULTURE



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

THÉÂTRE Ducharme, «la jambe en l'air» Frédéric Dubois revisite Inès Pérée et Inat Tendu au Théâtre d'Aujourd'hui

MICHEL BÉLAIR

On pourrait presque croire que Frédéric Dubois a développé avec les années la faculté d'être à plusieurs endroits en même temps. Mi-trentaine, directeur et metteur en scène attitré du Théâtre des Fonds de tiroir (TFT), directeur artistique du Périscope, conseiller artistique du Carrefour international de théâtre — on lui doit entre autres le pilotage du remarquable *Où tu vas quand tu dors en marchant?* — et professeur dans plusieurs écoles de théâtre de la région de Montréal, il incarne facilement l'idée que l'on se fait du mouvement perpétuel.

Fidèle à lui-même, Dubois a déjà commencé à travailler sur un «gros projet» pour la saison prochaine qui implique le TFT, le Périscope et une salle mont-réalaise que nous ne nomme-

rons pas puisqu'il préfère ne pas annoncer lui-même la chose. Et, bien sûr, il est à Montréal ces jours-ci avec *Inès Pérée et Inat Tendu* de Réjean Ducharme, qui prend l'affiche du Théâtre d'Aujourd'hui. Le metteur en scène nous raconte comment il a abordé cette œuvre phare en misant, comme il le fait toujours, sur la création et la marginalité.

Une langue immense

«Ducharme, c'est le refus d'abord. La révolte. Une sorte de "non!" devant toutes les formes de non-authenticité. C'est aussi la volonté d'être unique, de s'affirmer et de dénoncer. Ses personnages portent l'indignation et semblent n'être là que pour la brandir à la face de ceux qui ont abandonné. C'est ce qui fait de Ducharme un auteur extrêmement actuel, en phase avec tout ce qui se passe aujourd'hui. C'est également ce qui explique notre affiche du spectacle qui représente

un immense doigt d'honneur...», dit-il aussi en souriant.

Dans le hall déserté du Théâtre d'Aujourd'hui en ce début de matinée, la voix de Frédéric Dubois résonne sans compromis. Il parle du mouvement des indignés soutenu à travers la planète par des jeunes qui en ont ras le bol. Il parle de ces jeunes que nous avons tous été aussi. De ce moment de la vie où l'on est en recherche constante et où l'on exige des gens qu'ils nous prennent comme nous sommes, pour ce que nous sommes. Comme les personnages de Ducharme... Inès Pérée et Inat Tendu sont des êtres jeunes, presque des enfants, en quête d'authenticité. Ils ne savent au départ poser que des gestes de révolte devant ceux qui ont abdiqué.

«Cela s'incarne très concrètement dans la langue de Ducharme, poursuit Frédéric Dubois. Inès et Inat portent une langue

immense, à plusieurs paliers; une langue d'abord littéraire, poétique, mais aussi très dense. J'ai mis beaucoup d'énergie et de temps à faire en sorte que toutes les ficelles du texte soient bien attachées, que tout coule de source et devienne limpide. Que l'on sente bien la ligne de fond du spectacle qui s'appuie sur la langue. Que les répliques fassent entendre toutes ces ruptures, toutes ces collisions entre ceux qui sont authentiques et les autres, ceux qui ne le sont pas. Ceux qui se définissent d'abord par leur fonction, leur uniforme; bref, par ce qu'ils font. Les adultes, quoi...»

À travers la discussion qui s'ensuit, Dubois avancera sur deux voies parallèles en parlant tout autant du luxe de répéter deux fois la même production — en comptant les heures de répétition avant la création à Québec en 2010, Dubois aura travaillé plus de 200 heures avec ses comédiens! — que de

la lecture politique de la pièce de Ducharme. À force de creuser le texte pour intégrer les deux nouveaux comédiens de la production — Anne-Elisabeth Bossé et Miro Lacasse —, le metteur en scène affirme que Ducharme fait allusion au Québec à travers le personnage d'Isalaide...

Mécanismes de l'enfance

«C'est un personnage qui est né à la mauvaise époque, dans les années 1950. Un personnage qui aurait voulu être libre, mais qui a reculé devant l'ampleur de la quête. Quand Inès Pérée et Inat Tendu la rencontrent, cela donne lieu à un choc des générations; du haut de son individualisme branché, Isalaide n'arrive plus à comprendre le discours d'affirmation porté par la quête de l'absolu. Et il y a surtout qu'on ne redevient pas ado à 50 ans...»

Frédéric Dubois rappelle que

VOIR PAGE E 7: DUCHARME

«Ducharme, c'est le refus d'abord. La révolte. Une sorte de "non!" devant toutes les formes de non-authenticité. C'est aussi la volonté d'être unique, de s'affirmer et de dénoncer.»



ÉCOUTEZ POUR VOIR
PHILIPPE LAGUË SAMEDI | 11H | Rediffusion DIMANCHE 16H

AUJOURD'HUI À la semaine prochaine célèbre sa 100^e émission!

Tous les personnages seront là : Ginette Reno, Fun Fournier, Charles Tisseyre, le maire Labeaume et bien d'autres. En prestation, Yann Perreau.

Réalisation : Sylvie Dignard

95,1 FM
PREMIÈRE CHAÎNE

Radio-Canada.ca/semaineprochaine

CULTURE

Tombée de l'Olympe



ODILE TREMBLAY

Dans le roman *L'arrache-cœur* de Boris Vian, le personnage de La Gloire m'avait autrefois frappée. Ce nom-là, il le donnait à un vieil homme qui repêchait les détritiques pourris jetés par les villageois dans la rivière rouge. En échange de tas d'or, ceux-ci lui demandaient d'éprouver des remords à leur place et de digérer leur honte.

Y gagnait-il au change? Osons un doute. Parfois, quand une star de la pop disparaît avant son heure, avec trop de médicaments et d'alcool collés à sa ligne de vie, je songe à cette Gloire-là imaginée par Vian, qui ne pouvait même pas jouir de son or en paix, trop occupée à recueillir les tomates moisies lancées dans sa direction. *L'arrache-cœur* n'est guère plus absurde que la vraie vie. À preuve!

Samedi dernier, Whitney Houston, après Amy Winehouse, Michael Jackson, autres stars de la pop, est morte de célébrité mal digérée. Tragédie en trois actes et trois visages, cette farce noire doit bien receler son petit enseignement destiné au commun des mortels embué dans le mirage collectif.

La «pipolisation», qui a pris le mors aux dents avec les nouvelles technologies, est une chimère, mais ce vent souffle si fort qu'on imagine mal comment changer son cours en un futur à portée de nez. Tout le monde joue le jeu, les stars comme le public, les médias surtout, détournant leurs pages culturelles au profit des potins, freldaines, divorces, aventures plus ou moins frelatées des demi-dieux que la société s'est donnés pour combler son vide apparemment abyssal.

Suffit de croiser des vedettes dans les festivals ou ailleurs — c'est le lot des critiques de cinéma — pour remettre les pendules à l'heure. On les regarde payer la rançon de cette gloire-là, sourire figé devant les caméras, répondant à des questions sur leur vie privée, au mieux, les évinçant. Purs symboles, surtout pas des humains! Parfois, on va jusqu'à les plaindre d'être enfermés dans pareille machine à fantômes.

Faut éviter d'être groupie. C'est admettre qu'on est des vers de terre aux pieds d'une étoile. Position humiliante, qui rend sourd, aveugle et empêche de leur trouver l'air un peu toto quand elles prennent trop la pose, ces stars-là.

J'en vois d'ici plusieurs hausser les épaules: «Tu ne vas quand même pas plaindre des riches et célèbres qui habitent à Malibu, s'achètent des îles ou des domaines enchantés, croulent sous le fric et voient leur belle binette trôner partout, à pleins blogues et magazines.»

Si, justement! Certaines stars en meurent, voyez-vous. Et quand ça arrive, la planète s'émeut, incrédule, déboussolée. On leur a brisé leur icône, comme aux enfants un jouet trop longtemps secoué.

— Mais enfin, quoi? Whitney, elle aussi? Allez vous étonner... Depuis le temps qu'elle vivait son naufrage, l'ancienne petite choriste de l'église baptiste de Newark devenue la voix d'or d'*I Will Always Love You*, puis la reine déchue à qui des millions de fans reprochaient haut et fort ses cordes vocales écorchées.

Ces fans réclament à leur Michael, leur Amy, leur Whitney l'altitude perpétuelle du talent certifié. Chaque album doit les propulser d'un sommet à l'autre; sinon, ouille! Sauf que...

Comme si l'art n'était pas une substance fragile, comme si un créateur, adoré puis foulé aux pieds, n'aurait pas un système nerveux susceptible de péter au frette, après lente anesthésie au cocktail alcool-pilules. Même l'Elvis de fin de parcours, bouffi sous son affreux costume blanc de cow-boy à La Vegas, s'était intoxiqué à en crever.

Vous aimeriez ça, vous, ne plus pouvoir mettre le pied dehors sans vous faire pourchasser par les paparazzi et les fans en folie? Au début, sans doute. À la fin, pas sûr! Fini le bonheur de respirer la brise, le nez en l'air, par un matin de printemps, anonyme parmi les anonymes.

Mais le pire c'est cette pression inhumaine et mondiale pour la performance. Faut être fait fort pour tenir le coup.

Dimanche soir, ouvrant la télé, j'ai vu Michel Girouard à *Tout le monde en parle*, si impressionné par ces vedettes-là. Il affirmait, mine de rien: «Un jour, Brad Pitt m'a dit...» — «Ça se lance bien dans une conversation», a dit en substance le fou du roi, Dany Turcotte, en rigolant. Tu parles! On n'aura jamais trop compris ce que Brad Pitt lui avait dit, justement, à Girouard. Pas grave! La grande affaire était d'avoir touché du doigt l'idole inaccessible, en recueillant au passage une poussière d'étoiles. Comme si la gloire, le talent et tout ce qui va avec possédaient un côté contagieux. Pourtant, quand une Whitney Houston tombe au combat, sa mort brasse la cage aux illusions. Elle semble nous demander de respecter de son vivant l'artiste fragile caché sous ses habits de gloire.

On se dit alors qu'il n'y a pas d'Olympe. Ou bien qu'il broie ses dieux.

otremblay@ledevoir.com



FRED PROUSER REUTERS

Petit mémorial en souvenir de Whitney Houston, à l'extérieur de l'hôtel de Beverly Hills où la vedette est décédée samedi dernier.

ubu30ans

DE RETOUR À MONTRÉAL
APRÈS 700 REPRÉSENTATIONS
DANS 17 PAYS

« Un spectacle beau, mystérieux, soufflant,
qu'accueilleront avec bonheur toutes les scènes du monde. »
— LE MONDE, Paris

LES AVEUGLES
FANTASMAGORIE TECHNOLOGIQUE

DE MAURICE MAETERLINCK
CONCEPTION ET RÉALISATION DENIS MARLEAU

AVEC Céline Bonnier | Paul Savoie
COLLABORATION ARTISTIQUE Stéphanie Jasmin

ÉQUIPE DE CRÉATION Angelo Barsetti | Éloïse Hamel
Yves Labelle | Pierre Lanier | Michel Pétrin |
Claude Rodrigue | Nancy Tobin

22 FÉVRIER
AU 11 MARS 2012

MUSÉE D'ART
CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Salle Beverly Webster Rolph
Billets en vente sur place

INFORMATIONS
514 521-0403 | UBUC.CA

RÉSERVATIONS
514 790-1245 | ADMISSION.CA

COPRODUCTION : UBU, Musée d'art contemporain de Montréal, Festival d'Avignon

TEXTE RÉJEAN DUCHARME MISE EN SCÈNE FRÉDÉRIC DUBOIS

INES PÉRÉE

DU 21/02/12 AU 10/03/12
AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI - Salle Principale, 3900 rue Saint-Denis, Montréal
Les mardis à 19h / du mercredi au samedi à 20h

BILLET EN VENTE SUR
theatredaujourd'hui.qc.ca/inesperree
514 282-3900

UNE PRODUCTION DU
THÉÂTRE DES FONDÉS DE THÉÂTRES
en résidence au Théâtre d'Aujourd'hui

INAT TENDU

Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts

Québec

VILLE DE QUÉBEC

THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

CULTURE

DANSE

Vitrine québécoise à... Toronto!

FRÉDÉRIQUE DOYON

Si proche, si loin. La création chorégraphique québécoise ne franchit pas très souvent la frontière des autres provinces canadiennes. Les deux solitudes hantent-elles aussi la danse?

«C'est plutôt une question de structure de circuits de tournée et de budget», croit le directeur artistique du Toronto Dance Theater (TDT), qui accueille en ce moment quatre chorégraphes québécois en résidence de création. Car ce n'est surtout pas faute de talent si le Québec brille par son absence.

«Il y a tellement de travail exaltant qui se fait à Montréal en ce moment!», s'exclame au bout du fil le chorégraphe, qui vient régulièrement présenter ses œuvres dans la métropole.

C'est justement pour témoigner de ce foisonnement créatif que le TDT propose cette semaine une édition toute québécoise de son rendez-vous annuel Four at the Winch, vitrine offrant quatre courtes pièces de créateurs d'horizons différents. La fournie 2012 a même été rebaptisée Four at the Winch Québec pour l'occasion. Une première en quelque 12 années d'existence.

Les chorégraphes Lina Cruz, Deborah Dunn, Estelle Clerton et le plus jeune Jean-Sébastien Lourdaux iront donc répandre la bonne danse québécoise sur la scène de la rue Winchester, partagée par la troupe et l'école du TDT.

«Je choisis des artistes dont le

travail est à la fois stimulant pour la communauté de la danse et pour les spectateurs», indique M. House. Car la série Four at the Winch a le double mandat de développer le public et d'exposer les 12 danseurs de la compagnie à d'autres écritures chorégraphiques.

Dans les années 1980-1990, quand la danse d'ici s'affirmait follement, Toronto accueillait les Ginette Laurin et Paul-André Fortier. Après le raz-de-marée, ce fut le calme plat. «Depuis 10 ans, la danse québécoise est moins présente ici», souligne M. House, qui rappelle que la principale scène contemporaine de Toronto, le Harbourfront Center, a aboli une série de spectacles desservant bien la danse du Québec.

Pourtant, après l'explosion des années 1980-1990, la danse d'ici s'est intensément diversifiée. Les quatre Québécois invités à Toronto, qui chevauchent plusieurs générations de chorégraphes — ceux qui se sont déployés depuis, pas toujours aussi facilement que leurs aînés, faute de ressources et de structures — en témoignent avec la physicalité, l'humour et la singularité qui caractérisent leur travail.

Le Devoir

FOUR AT THE WINCH
du 23 au 25 février et du 1^{er} au 3 mars au Winchester Street Theatre

► ledevoir.com

Pour voir des extraits des spectacles des quatre chorégraphes québécois culture/danse

Une scène de *Birth of Prey*

LUC DEPRETEIRE

Bête de scène

La danseuse flamande Lisbeth Gruwez explore les relations de pouvoir dans la chorégraphie-concert *Birth of Prey*

FRÉDÉRIQUE DOYON

Le concert comme format chorégraphique est populaire auprès des chorégraphes depuis quelques années. Les Québécois Frédéric Gravel et Tammy Forsythe l'ont éprouvé. Plusieurs artistes étrangers des dernières cuvées du Festival TransAmériques aussi. Au tour de la Flamande Lisbeth Gruwez de canaliser l'énergie du concert rock dans *Birth of Prey*.

«On s'inspire surtout des chanteurs rock qui sont de bons performeurs, de leur lente métamorphose durant le spectacle: ils commencent propres et finissent tout en sueur, épuisés, ils ont tout donné», explique en anglais la chorégraphe, qui vient pour la première fois à Montréal à ce titre. C'est cet appel d'énergie et cette adrénaline qu'on cherchait.»

À sa manière, Lisbeth Gruwez est elle-même une bête de scène. On l'a vue à la Biennale de la danse de Lyon 2004 incarner *Quando l'uomo principale e una donna*. Ode à la femme et hommage au peintre Yves Klein, ce solo que lui a créé le plasticien et metteur en scène Jan Fabre donnait aussi à voir une métamorphose, celle d'un homme qui devient femme. En finale, la danseuse y évoluait nue, dans l'huile d'olive, en référence à l'arbre

fruitier symbole de la Terre-Mère. Expérience marquante, pour le public comme pour l'interprète.

«J'avais 23 ans et c'était un solo très personnel, se rappelle-t-elle. C'est sûr que ça laisse des traces. On porte le passé en soi, jusque dans nos muscles.»

Et ce passé est jalonné d'étapes remarquables, dans les institutions les plus réputées de la Belgique. Formée à P.A.R.T.S., prestigieuse école associée à Rosas, troupe d'Anne Teresa De Keersmaeker, Lisbeth Gruwez a fait ses débuts chez Ultima Vez, connue pour sa danse viscérale et très physique. Elle a aussi dansé dans *Foi* (passée par Montréal), signée Sidi Larbi Cherkaoui, alors qu'il évoluait au sein des Ballets C. de la B. Jan Fabre lui a ensuite appris à constamment surpasser ses propres limites, à sortir de sa zone de confort.

«Il y a une beauté dans l'épuisement, quelque chose qui brille dans le fait de se pousser au-delà de ses limites, dit-elle. Il m'a légué son éthique, la discipline. Il m'a faite la performeuse que je suis.» Même si l'approche de l'artiste visuel diver-

ge de la sienne, plus ancrée dans le corps.

Dominant, dominé

L'égérie de Jan Fabre mène sa propre destinée artistique depuis 2007 au sein de Voetvolk, dont la devise est d'ailleurs: «Throw your body into the frontline» (littéralement: lance ton corps sur la ligne de front). Créée en 2008, *Birth of Prey* a marqué les débuts de la jeune compagnie, formée par la danseuse et le compositeur-musicien Maarten Van Cauwenberghe. Les liens entre musique et danse s'inscrivent donc dans l'ADN du tandem artistique.

«On écoute toujours beaucoup de musique avant de créer une pièce pour décider de l'atmosphère», raconte l'artiste au bout du fil. Pour *Birth of Prey*, c'est le rock expérimental du groupe allemand des années 1970 Can qui a inspiré les deux créateurs.

Mais derrière l'aspect formel du concert, les deux artistes cherchent surtout à explorer les rapports de pouvoir parfois troubles entre dominant et dominé, qu'il s'agisse du cheval avec son cavalier, de la victime avec son bourreau, de la proie

avec son prédateur. Comment et jusqu'où intervient la force de l'instinct?

«Il y a toujours un moment où la relation de pouvoir n'est plus claire, où les deux entités opposées ne forment plus qu'une», note Lisbeth Gruwez. Sur scène, elle se retrouve elle-même encadrée, voire engagée entre le batteur Dave Schroyen et le guitariste Maarten Van Cauwenberghe. «Leur musique, leurs rythmes deviennent une barrière physique.»

Depuis cette pièce, le tandem en a créé une poignée d'autres (surtout des solos, les temps sont durs en Belgique) où la musique tient toujours un rôle actif. La dernière en date, *It's Going to Get Worse and Worse and Worse My Friend*, déconstruit le discours du télévangéliste américain ultraconservateur Jimmy Swaggart, pour traduire physiquement la transe contagieuse — et parfois dévastatrice — des orateurs.

«C'est la sublimation de ce que Voetvolk essaie de traduire: que fait la musique [les sons, les mots] sur le corps?»

Et celui du spectateur risque aussi d'être interpellé.

Le Devoir

BIRTH OF PREY

Chorégraphie de Lisbeth Gruwez présentée du 23 au 25 février à l'Usine C.

TANGO SUR BROADWAY, BIS



ANTJA BEUTLER

ASTOR PIAZZOLA rencontre la comédie musicale de Broadway, avec six couples sélectionnés parmi les meilleurs danseurs de tango argentin et un orchestre. C'est *Tango Pasion*. Le spectacle a fait plusieurs tours de la terre (le Théâtre des Champs-Élysées l'a repris sept fois!) depuis sa création en... 1993. Il s'arrêterait d'ailleurs à Montréal en 1997. L'authentique *Tango Pasion* n'avait alors pas encore foulé les planches de Buenos Aires. Près de 20 ans plus tard, la production a changé de distribution, mais pas son énergie torride, son atmosphère sombre et enfumée. Après une première partie plus classique, la seconde, plus fantaisiste, se réclame davantage du tango contemporain, sous la gouverne de l'Orchestre Sexteto Mayor du chorégraphe Hector Zazaspe. En rafales au Centre national des arts le 21 février, au Palais Montcalm le 22 février, au Théâtre Maisonneuve du 23 au 25 février et au Théâtre du Vieux-Terrebonne le 26 février.

Le maître de la rosée

DE FLOYD FAVEL

Une ode au désir et à la nostalgie...

«Le magnifique et poétique texte de Floyd Favel (superbement traduit) parle de mémoire, de transmission, de rédemption, de façon de vivre, mais aussi de façon de mourir, en paix avec le monde et avec soi-même.»

Yves Rousseau, *Le Quatrième*

«Durant 55 minutes sans entracte, le spectateur assiste à un spectacle complet, fait de chants délicats, de danses et de sonorités d'une langue qui, même s'il ne la comprend pas, dévoile la profondeur d'un passé ancestral.»

Sophie Jama, écrivaine et blogueuse

8 AU 25 FÉVRIER 2012
DU MARDI AU SAMEDI À 19H30

TRADUCTION : JEAN-FRÉDÉRIC MESSIER
MISE EN SCÈNE : CATHERINE JONCAS
COLLABORATION MISE EN SCÈNE /
DIRECTION MOUVEMENT : FRANCINE ALEPIN

AVEC CATHERINE JONCAS,
JEAN-FRÉDÉRIC MESSIER ET KATHIA ROCK

CONCEPTEURS ET
COLLABORATEURS ARTISTIQUES :
JOSIANE FONTAINE-ZUCHOWSKI,
PATRICE CHARBONNEAU-BRUNELLE,
SHARON SCOTT, YAN LEE CHAN,
JEAN-FRÉDÉRIC MESSIER

Une PRODUCTION DE ONDINNOK
en CODIFFUSION AVEC LE THÉÂTRE DENISE-PELLETIER

THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER

SALLE FRED-BARRY
4353, rue Sainte-Catherine Est, Montréal
Billetterie : 514 253-8974
www.denise-pelletier.qc.ca
www.admission.com 514 790-1245

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

CULTURE

THÉÂTRE

Représenter l'absence

Claude Poissant est le premier Québécois à mettre en scène un texte de la Catalane Lluisa Cunillé

PHILIPPE COUTURE

À vis aux traducteurs: la dramaturgie catalane contemporaine est en pleine ébullition, et très peu de traductions françaises existent pour l'instant. Le metteur en scène Claude Poissant, qui aurait bien voulu fouiller un peu dans cette riche production théâtrale au moment où il a commencé à s'intéresser au travail de Lluisa Cunillé, s'est heurté à un mur...

Si l'on exclut les maîtres que sont devenus Sergi Belbel et Carles Battle, des auteurs comme Josep Maria Benet i Jornet, Merce Sarrrias, Yolanda Pallin et Angels Aymar sont très peu connus du monde francophone. Et pourtant. Leur dramaturgie réaliste, progressivement teintée de mystère et traversée par d'énigmatiques brouillages de

l'espace et du temps, est l'une des plus commentées et des plus applaudies par les observateurs du théâtre européen.

Au Québec, le Centre des auteurs dramatiques (CEAD) a commencé à défricher le terrain depuis quelques années, y consacrant une édition récente de l'événement Dramaturgies en dialogue (en 2009). Mais ce n'est qu'un timide début.

L'inexplicable

Claude Poissant a pris connaissance de cette pièce, *Après moi, le déluge*, quelques semaines après la mise en lecture de Dramaturgies en dialogue, qu'avait dirigée Denis Marleau. S'inscrivant parfaitement dans le courant catalan actuel avec ses personnages en demi-teintes, à l'identité indéfinie, et ses dialogues ra-

pides, semés de doutes et de double sens, la pièce de Lluisa Cunillé a séduit le metteur en scène pour cette raison précise, à cause de la part d'inexplicable qu'elle recèle.

Les dialogues de Lluisa Cunillé sont souvent comparés à ceux d'Harold Pinter. Des répliques équivoques, dans lesquelles plane une sourde menace.

«Il y avait quelque chose de très indiscernable dans mon désir de monter ce texte-là. On dirait que plus je vieillissais, plus la part d'incompréhension dans mes choix est importante, et plus le mystère me charme. Je sentais qu'il y avait quelque chose à fouiller là-dedans.» Il fait remarquer au passage que le même

sentiment d'étrangeté s'était emparé de lui à la lecture de *Tristesse Animal noir*, magnifique pièce-récit de l'Allemande Anja Hilling qu'il vient de présenter à l'Espace Go.

Le mystère dans ce huis clos pour deux comédiens est celui d'un personnage physiquement absent, qui occupe pourtant tout l'espace. Dans une chambre d'hôtel de Kinshasa, deux Européens attendent un homme. Lui (Germain Houde), homme d'affaires en fin de carrière, s'apprête à déposer les armes. Elle (Marie-France Lambert), traductrice-interprète, mène une vie oisive sur le bord de la piscine, faisant toujours face au soleil.

La chaise à leurs côtés demeurera vide, mais les mots de celui qu'ils attendaient se dévoilent soudain, dans la bouche de l'interprète, où prend forme un personnage qui meublera soudain tout l'espace entre eux. Il est africain, père de famille, vieux et estropié. Pourtant, il demeurera lointain, absent, à l'image de cette Afrique dont les Occidentaux ne savent que faire et à laquelle, trop souvent, ils ne peuvent que demeurer insensibles.

«Et pourtant, dit Poissant, cette insensibilité est impossible. Ce n'est pas vraiment de l'insensibilité. L'homme d'affaires lutte fort pour retrouver ce qu'il appelle son âme perdue. Il cherche la compassion à l'intérieur de lui, très fort, même s'il ne trouve pas grand-chose. L'interprète, qui s'efface pour laisser la voix du vieil homme s'exprimer, semble inerte, indifférente. Mais elle n'est pas inhumaine. C'est un personnage très ambigu, que l'on découvre rieur et léger au début de la pièce; il a une certaine chaleur mystérieuse.»

Une écriture pintérienne

Nous voilà au cœur du paradoxe africain. Le lointain continent, toujours en quête d'indépendance et d'autonomie, a-t-il besoin de l'attention de l'Occident pour exister pleinement? «C'est comme si Lluisa Cunillé nous disait que, malgré l'apparente indifférence des Occidentaux, les malheurs africains doivent s'exprimer par notre voix. C'est terrifiant de se rendre



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le metteur en scène Claude Poissant monte *Après moi, le déluge*, un huis clos pour deux comédiens.

compte qu'on est si loin et si insensibles à l'Afrique. Je pense que cette Afrique qui traverse ainsi des Occidentaux et prend leur voix, c'est une manière d'imposer l'Afrique par l'intérieur. Mais ce n'est pas manichéen. En fait, c'est une fascinante rencontre avec un monde dont on ne possède pas toutes les clés de compréhension.»

Les dialogues de Lluisa Cunillé sont souvent comparés à ceux d'Harold Pinter. Des répliques équivoques, dans lesquelles plane une sourde menace et sous lesquelles gronde une profonde critique sociale. «C'est vrai, dit Poissant, ce dialogue est énigmatique et aussi totalement arythmique. Le texte pose des questions politiques, mais sans volonté de donner des réponses claires. Il y a des temps, pour que les réponses viennent, une structure rythmique particulière. Je trouve aussi que c'est proche de l'étrangeté ressentie lorsqu'on visite un pays étranger — quand les codes connus ne s'appliquent plus et qu'il se produit une rupture, une dissonance

entre la personne et le lieu dans lequel elle se trouve.»

Comment, alors, s'approcher de cette écriture sans en diluer le mystère? «Il a fallu prendre quelques décisions psychologiques. C'est inévitable. Le personnage de l'homme d'affaires, malade et un brin colérique, nous fournit un ancrage plus solide. Le dialogue s'articule à partir de lui. Mais cela dit, même quand il a des emportements, la réaction du vieil homme, telle qu'interprétée par la femme, demeure neutre. Elle ramène tout à un volume stable, à une sorte d'inertie troublante.»

Rien d'équivalent au trouble que peut causer à un Occidental de bonne volonté, dans la vraie vie, la rencontre avec l'Afrique. On s'en doute. Mais qui sait...

Collaborateur du Devoir

APRÈS MOI, LE DÉLUGE

Texte de Lluisa Cunillé mis en scène par Claude Poissant. Au Théâtre de Quat'Sous du 21 février au 18 mars.

LE NTE PRÉSENTE
L'HISTOIRE RÉVÉLÉE
DU CANADA FRANÇAIS
— 1608 — 1998 —
VOLET 1

SUPPLÉMENTAIRES
VENDREDI 9 MARS À 20H
SAMEDI 10 MARS À 16H

INVENTION
DU
CHAUFFAGE
CENTRAL
EN
Nouvelle-France

TEXTE : ALEXIS MARTIN | MISE EN SCÈNE : DANIEL BRIÈRE
AVEC : ÉMILIE BIBEAU, BENOÎT DROUIN-GERMAIN, LUC GUÉRIN, PIERRE-ANTOINE LASNIER,
ALEXIS MARTIN, CARL POLIQUIN, DANIELLE PROULX, MARIE-EVE TRUDEL

7 FÉVRIER AU 10 MARS 2012
RÉSERVATION : 514 521-4191 | WWW.NTE.QC.CA

1945 RUE FULLUM

GazMétro MONTREAL EN LUMIERE LE DEVOIR

DISSIDENTS

THÉÂTRE PAP

TEXTE : PHILIPPE DUCRAS
MISE EN SCÈNE : PATRICE DUBOIS

DU 6 AU 31 MARS 2012

PRÉSENTÉ À ESPACE GO 4890, boul. Saint-Laurent, Montréal
mardi à 19h, du mercredi au vendredi à 20h, le samedi à 16h uniquement. billetterie 514 845-4890 + espacego.com

AVEC MARILYN CASTONGUAY + SÉBASTIEN DODGE
+ PATRICE DUBOIS + ÉVELINE GÉLINAS AINSI QUE BENOÎT CÔTÉ OU GAËL LANE LÉPINE

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE CATHERINE LA FRIÈRE / SCÉNOGRAPHIE OLIVIER LANDREVILLE / ÉCLAIRAGES ANNE-MARIE RODRIGUE-LECOURS / MUSIQUE BENOÎT CÔTÉ / COSTUMES JULIE BRETON / ACCESSOIRES FANNIE BRETON-YOCKELL / RÉPÉTITEUR MANI SOLEYMANLOU / DIRECTION TECHNIQUE ALEXANDRE BRUNET

DIRECTION ARTISTIQUE
Claude Poissant + Patrice Dubois
WWW.theatrepap.com

LE DEVOIR

ANNETTE

21 FÉVRIER AU 3 MARS 2012

TEXTE ET INTERPRÉTATION:
ANNE-MARIE OLIVIER
MISE EN SCÈNE: KEVIN MCCOY
ET PIERRE-PHILIPPE GUAY

4559 PAPINEAU, MONTRÉAL
THEATRELALICORNE.COM
BILLETTERIE 514 523-2246

LA LICORNE
BIENVENUE AUX DAMES
SCÉNARISTE LA MANUFACTURE

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts
SUMMUM communication

CULTURE

MÉDIAS

Une série intimiste sur Michel Tremblay

Un portrait radiophonique en cinq parties sur la vie et l'œuvre de l'auteur national

STÉPHANE BAILLARGEON

Une pièce sur l'alzheimer. Une série radio pour se souvenir. Finalement, tout se tient. *Loratorio de Noël*, la trentième pièce de Michel Tremblay, est en création depuis la semaine dernière au Théâtre Jean-Duceppe, à Montréal, dans une mise en scène de Serge Denoncourt, un de ses accoucheurs scéniques des dernières années. La Première Chaîne de Radio-Canada diffuse toute la semaine prochaine *Une rue autour du monde*, une série radiophonique bilan d'un demi-siècle de carrière. Encore un gros hiver en force pour Michel Tremblay, dans une classe d'adulation artistique à part, mettons avec Céline Dion et Gilles Vigneault.

Seulement, le prolifique créateur de bientôt 70 ans a tellement été examiné et interviewé (il existe même un dictionnaire des personnages de sa tragédie humaine) qu'on se demande à quoi bon en rajouter, et pour cinq heures radiophoniques en plus. Anne Sérode, directrice de la Première Chaîne, répond que, justement, «ça n'avait jamais été fait».

Jacques Bouchard, qui l'a fait, ajoute que l'exercice s'est révélé bourré de révélations plus ou moins fondamentales, sur le rapport de l'écrivain à son agent John Goodwin, par exemple, sur la mutation créatrice amorcée à partir des échecs des productions *Bonjour, là, bonjour* (1974) et *Sainte Carmen de la Main* (1976), puis sur les drames personnels du dramaturge-romancier, un acouphène, un cancer, la rupture (en 2005) avec André Brassard, le compagnon artistique de plusieurs décennies.

«On a l'impression de le connaître parce qu'on le voit depuis toujours», dit le réalisateur de la série. Il a commencé comme un écrivain qui dérange et il est devenu notre auteur national. Je me suis rendu compte qu'en fait il y a plein de choses qu'on ne connaissait pas de Tremblay. Je n'ai donc pas proposé une série grandiloquente. C'est vraiment une série intimiste, une chronique de la vie, de l'écriture. On voit comment il se situe, pourquoi il écrit. Pourquoi il y a une coupure avec A toi pour toujours, ta Marie-Lou. Pourquoi il s'éloigne du réalisme et décide d'écrire comme de la musique. Pourquoi il cherche toujours à jouer avec le temps. C'est vraiment la démarche créatrice qui est exposée.»

Une douce symphonie

M. Bouchard est un habitué des portraits de géants. Il a notamment ciselé une série encensée sur René Lévesque. Il signe ici sa dernière grande œuvre radiophonique avant la retraite. Le travail, qui a nécessité un an de recherche, d'entrevues et de montage, fait témoigner une cinquantaine de proches et de fins connaisseurs de l'œuvre et de l'homme: Rita Lafontaine, Janine Sutto, Gilles Renaud, Serge Denoncourt, Denise Filiatrault, Michel Poirier... Tout ça pour finalement accoucher, sinon d'une œuvre chorale à la Tremblay, au moins d'une symphonie radiophonique qui fera date.

La participation du principal intéressé (avec une douzaine d'heures d'entrevues) y est pour beaucoup. Michel Tremblay est reconnu comme un producteur incessant de phrases anthologiques sur son œuvre, son métier, lui-même ou tout ça à la fois. «Tout écrivain est un menteur, dit un de ses premiers extraits choisis. *La vie est trop plate, la vie n'est pas assez intéressante; même la plus excitante ne vaut pas une œuvre littéraire. Ce n'est pas toujours que l'art soit plus intelligent que la vie. C'est simplement que l'art tamise la vie.*»

Ses amis parlent de sa timidité, de sa pudeur et de son humour proverbial. Serge Denoncourt, metteur en scène, dit qu'il ne sait même pas si Michel Tremblay est heureux ou malheureux. «J'ai compris beaucoup de choses en comprenant sa timidité», ajoute-t-il par contre.



Michel Tremblay

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

André Gagnon le décrit comme non mondain et «sauvage».

Le premier épisode revient aussi sur l'impact de la création des *Belles-sœurs*, la bombe culturelle lancée le 28 août 1968. Le dramaturge explique encore une fois que l'audition du film de Pierre Patry *Cain*, d'après un scénario de Réal Giguère, a déclenché l'idée de créer cette pièce où on ne parlerait pas cette langue impossible reproduite à l'écran, ce franco-québécois ni d'ici, ni de la France, ce «mid-Atlantic French», comme le dit Tremblay.

Michel Tremblay s'est confié à son ami André Brassard dès après la représentation du long métrage, en août 1965. «Je lui ai dit, pendant qu'il mangeait son hamburger platter trois sauces pas de cole slaw, que je pensais à deux vieilles dames sortant du salon mortuaire, un petit sketch de dix minutes, dans la langue telle quelle. Je suis parti de là et, au bout de trois jours, au lieu d'avoir deux personnages, j'en avais quinze. Au bout d'un mois et demi, *Les belles-sœurs* était écrite.»

Ses premiers mots en québécois: «Misère! Moman, kossé ça?» Il parle du «lyrisme des langues pauvres», de sa volonté de «restructurer ce que ses proches avaient à dire» et du fait que «90 % de ce qu'il écrit se passe dans une rue, la rue Fabre». Et ça va comme suit pendant de délicieuses heures. Michel Tremblay lui-même y a trouvé son compte. Hé! qui se plaindrait d'un tel hommage analytique?

«J'ai écouté le travail de

Jacques Bouchard sur Diane Dufresne et, égoïstement, je me suis dit que c'est bien de savoir ce que les autres pensent de nous autres, a-t-il dit au lancement, plus tôt cette semaine. Je me doutais bien qu'ils ne diraient pas des choses abominables sur moi. Comme effectivement j'ai de la difficulté, comme tout homme québécois, à communiquer avec les autres, j'ai trouvé ça formidable de savoir ce que les autres pensent de moi. Quand j'ai reçu la série en rafales, en «rafaless», comme je dis toujours, un après-midi, j'ai beaucoup pleuré. Mon chum a braillé tout le long d'ailleurs, pendant cinq heures de temps.»

Le découpage chronologique permet de passer de l'enfance dans la rue Fabre aux succès rapides de la fin des années 1960, puis des échecs sur Broadway au tournant romanesque, des plus récentes grandes œuvres mettant en question le rapport à la mémoire et aux proches, jusqu'aux drames personnels récents (perte partielle de l'ouïe, cancer...).

«Je me suis toujours trouvé insignifiant, confie l'écrivain pourtant suradulé. J'ai écrit 46 livres probablement pour justifier la présence de cet enfant-là dans le monde. [...] Si on lit tout ça, c'est vrai que l'auteur est au centre. Ce petit gars-là qui a appris à vivre d'abord à travers les femmes, puis qui s'est échappé à travers la culture pour essayer de devenir quelqu'un.»

Le Devoir



QUATUOR HAGEN

LENDI 27 FÉVRIER 2012 20H
MAISON SYMPHONIQUE, PLACE DES ARTS

Lukas Hagen, violon
Rainer Schimidt, violon
Veronika Hagen, alto
Clemens Hagen, violoncelle

PROGRAMME
Beethoven, Haydn, Mozart

Une présentation

Hydro Québec

LE DÉVOIR
RADIO-TELEVISION INTERNET
CORDE DES ARTS DE MONTRÉAL
STANDARD LIFE

Pro Musica

Renseignements / Abonnements
[promusica.qc.ca] ou [514.845.0532]

Billets à l'unité disponibles
laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

Théâtre de QUAT'SOUS

TEXTE LLUÏSA CUNILLÉ
TRADUCTION GENEVIÈVE BILLETTE
MISE EN SCÈNE CLAUDE POISSANT

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ET RÉGIE MAUDE BÉTY
SCÉNOGRAPHIE GUILLAUME LORD
COSTUMES CAROLINE POIRIER
ÉCLAIRAGES ERWANN BERNARD
CONCEPTION SONORE ANTOINE BÉDARD
MAQUILLAGES ET COIFFURES FLORENCE CORNET
ACCESSOIRES JULIE MEASROCH

AVEC GERMAIN HOUDE
ET MARIE-FRANCE LAMBERT

APRÈS MOI, LE DÉLUGE

21 février au 18 mars 2012
UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS

FORFAIT 2 SPECTACLES
APRÈS MOI, LE DÉLUGE
+ EMOVERE = 50\$

TARIF AVANT-PRÉMIÈRE
28\$ POUR LES 21 ET 22 FÉVRIER

THÉÂTRE DE QUAT'SOUS
100 AVENUE DES PINS EST | MONTRÉAL
BILLETTERIE 514 845-7277
QUATSOUS.COM

© Angelo Barzetti

L'Opéra de QUAT'SOUS

UNE CRÉATION DE PRODUCTIONS SIBYLLINES
DU 28 FÉVRIER AU 3 MARS 2012 À 19 H 30
AU THÉÂTRE DU CENTRE NATIONAL DES ARTS

DE :: BERTOLT BRECHT + KURT WEILL TRADUCTION :: JEAN MARC DALPÉ
DIRECTION MUSICALE :: BERNARD FALAISE MISE EN SCÈNE :: BRIGITTE HAENTJENS

AVEC :: Sébastien Ricard, Eve Gadouas, Jacques Girard, Kathleen Fortin, Marc Béland, Céline Bonnier, Ève Pressault, Pierre-Luc Brillant, Xenia Chernyshova, Larissa Corriveau, Jean Derome, Francis Ducharme Bernard Falaise, Maxim Gaudette, Alexandre Grogg, Sharon James, Émilie Laforest, Nicolas Letarte, Marika Lhoumeau, Nicolas Michon, Frédéric Millaire, Zouvi Iannicko N'Doua, Mani Soleymanlou

BUZZ direct TRINITY
RADIO-TELEVISION INTERNET
TARIFS DE GROUPES 613-947-7000 X384
ticketmaster.ca 1-888-991-2787 (ARTS)

CENTRE NATIONAL DES ARTS NATIONAL ARTS CENTRE
CNA-NAC.CA/TF
THÉÂTRE FRANÇAIS
DIRECTION ARTISTIQUE - WAJDI MOUAWAD

POUR ÊTRE BIEN INFORMÉ,
SUIVEZ-NOUS !



ledevoir.com



facebook.com/ledevoir



twitter.com/ledevoir

CULTURE



SOURCE ECM RECORDS

Le pianiste Jason Moran, Maria Farantouri et Charles Lloyd.

JAZZ

Les résidences de Charles Lloyd

SERGE TRUFFAUT

Le sujet du jour a pour origine une photographie prise à Athènes cette semaine. Sur le cliché en question, saisi lors d'une manifestation contre le plan d'austérité, on voit deux vieux bonshommes ayant résisté contre les nazis, ensuite contre la dictature des colonels, et aujourd'hui contre la rigidité économique du couple franco-allemand. Ils ont été souvent emprisonnés et tout autant torturés. Ils s'appellent Manolis Glézos et Mikis Theodorakis, célèbre compositeur à qui l'on doit notamment la bande sonore de *Zorba le Grec*.

Quel rapport avec le jazz? Un rapport énorme! Le saxophoniste Charles Lloyd, qui lui a lutté pour les droits civiques et manifesté contre la guerre au Vietnam, dans les années 60, a publié il y a quelques mois un album simplement intitulé *Athens Concert* sur étiquette ECM. À l'occasion du palmarès des meilleurs disques de l'année, on avait consacré cette publication



«numéro 1». Mais voilà, rédiger un palmarès revenant à consacrer fort peu de mots à chacune des galettes retenues, on s'est dit que la dramatisation accélérée de la crise grecque au cours des récentes semaines commandait un retour prolongé sur ce qu'il faut bien appeler un chef-d'œuvre. Bien

Alliances diverses

Ce double album a été enregistré au pied de l'Acropole sous la protection bienveillante, pour reprendre les mots de Lloyd, de Socrate, Platon, Aristote, Pythagore et Hippocrate, qui ont fait davantage pour la démocratie que la philosophie allemande. Ce double album, c'est le quartet actuel de Lloyd augmenté de trois musiciens grecs.

Le quartet? C'est Lloyd, évidemment, flanqué d'un pianiste au style aussi bouillant qu'empreint de retenue, soit Jason Moran, d'un contrebassiste qui touille les notes graves de manière saisissante, soit Reuben Rogers, d'un batteur qui s'avère l'exécuteur testamentaire du style forgé par le regretté Billy Higgins, soit Eric Harland, soit un maître des cymbales.

Les musiciens grecs? C'est d'abord et avant tout une chanteuse grave à souhait. Une chanteuse en phase avec le drame que vivent depuis cinq ans maintenant, cinq ans de récession, des millions de Grecs. Elle s'appelle Maria Farantouri. S.V.P., retenez son nom. C'est

aussi Socratis Sinopoulos à la lyre et Takis Farazis au piano, qui font le pont entre deux univers musicaux géographiquement très lointains.

Le programme? Il mérite, voire exige, d'être détaillé parce qu'il détonne énormément des productions jazz, si tant est que ce vocable s'applique à ce qui s'est joué à l'ombre de l'Acropole. Toujours est-il que ce programme, c'est l'alliance de la poésie, de musiques antiques, de chants de la résistance et des compositions signées Lloyd.

Toujours est-il (bis) qu'on entend les vers de George Seferis, Prix Nobel de littérature, mis en musique par Theodorakis, des chants de résistance de ce dernier, un vieil hymne byzantin (!), des folklores de la région de Smyrne, des îles du Dodécannèse, de l'Épire et de la mer Noire. Faute de pouvoir retenir tous les mots, on a retenu les suivants de Theodorakis: «*In the dry soil of my heart / a cactus has grown / it's been more than twenty years ago / since I dreamed of jasmine.*»

Dans la longue histoire du jazz, on sait que The Art Ensemble of Chicago avait établi un pont musical avec l'Afrique du Sud, que Julius Hemphill l'avait fait avec l'empire des Dogons, que le clarinettiste John Carter l'avait fait avec le Ghana, mais que le chef-d'œuvre, voire le canon fixé en matière de métissage du jazz avec les musiques de pays très étrangers aux nôtres, fut le fait de l'immen-

se Randy Weston avec son *Spirit of Our Ancestors* publié en 1991.

Avec cet *Athens Concert*, le shaman Charles Lloyd vient d'écrire le deuxième chapitre du travail amorcé par Weston. Signe particulier? Ce double compact, c'est le chef-d'œuvre de la résistance.

En rafales

Cobb à l'Upstairs. Souvenez-vous de ces dates: les 24 et 25 février. De quoi s'agit-il? Le grand batteur Jimmy Cobb occupera la scène de l'Upstairs en compagnie de l'excellent mais très mal baptisé groupe The Chateaugay Tenors. Au cas où on l'aurait oublié, Cobb a accompagné Miles Davis, John Coltrane, Sarah Vaughan, Cannonball Adderley et bien d'autres de cette catégorie.

Yves Léveillé au Dièse Onze. Yves Léveillé, pianiste fin et excellent compositeur, se produira ce soir au Dièse Onze en compagnie d'un saxophoniste convaincant, Roberto Murray, du très solide Adrian Vedady à la contrebasse et d'Alain Bastien à la batterie.

... et Yannick Rieu au Lion d'or. Le 24 février au Lion d'or, le saxophoniste Yannick Rieu présentera son nouveau projet intitulé *Spectrum 3*. En compagnie de Rémi-Jean LeBlanc à la contrebasse et de Samuel Joly à la batterie, Rieu va décliner un programme fait uniquement de compositions du groupe Uzeb.

Le Devoir

DUCHARME

tout devient également plus difficile pour les deux héros à mesurer que la pièce avance. «*Au troisième acte, la poésie et la fantaisie ne caractérisent plus le langage d'Inès et d'Inat. Autour d'eux, c'est au plus fort la poche, comme dans la vraie vie, et finalement les êtres en désarroi qui les entourent vont de plus en plus marquer leur destin. Au bout du compte, il y a ceux qui continuent à avancer et ceux qui s'effondrent.*»

Ducharme n'est pas léger et ne regarde pas tellement aux détails, on le sait. Pourtant, Dubois explique que le dramaturge donne dans son texte des indications aussi étonnantes que précises. «*Sa description des décors est souvent très claire et ses didascalies, des œuvres d'art! Un peu partout, il ouvre des parenthèses pour noter un comportement: "ah oui, elle est fière!". Il dira, par exemple, qu'il faut jouer tout cela "la jambe en l'air"; un peu comme si on prenait une bière avec des chums... Et c'est très juste, je m'en suis rendu compte encore une fois en reprenant les répétitions pour la série de représentations à Montréal avec les deux nouveaux comédiens. Il ne faut pas essayer de comprendre les états ludiques et sans demi-mesure qui font s'agiter les personnages. Ce sont des enfants qui passent d'un extrême à l'autre, sans raison. Et oui, quand on s'inspire des mécanismes de l'enfance et que l'on joue cela "la jambe en l'air", on devient moins cérébral, plus nuancé.*»

Dubois dira même que l'on arrive à voir et à sentir le texte se transformer. Au début, les deux héros ne veulent surtout pas séduire qui que ce soit: il

faut au contraire qu'on les prenne tels qu'ils sont. Puis, peu à peu, les choses changent et se défont jusqu'au moment où, à la fin, Inès et Inat prennent conscience qu'il est trop tard, alors que, tout au long, «ils s'avaient» pourtant...

Cette nouvelle version d'*Inès Pérée et Inat Tendu* n'est en quelque sorte que la pointe de l'iceberg puisque Frédéric Dubois et son TFT sont en résidence au Théâtre d'Aujourd'hui pour une période de deux ans. Vous voulez parier qu'on les reverra bientôt?

Le Devoir

INÈS PÉRÉE ET INAT TENDU

Texte de Réjean Ducharme mis en scène par Frédéric Dubois. Une production du TFT présentée au Théâtre d'Aujourd'hui du 21 février au 10 mars.



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le metteur en scène Frédéric Dubois

TANGENTE AU MONUMENT

Studio Hydro-Québec du Monument-National

LOVE
VOODOO
YAADONORA CHIPAUMIRE et
SOULEYMANE BADOLO23 / 24 / 25 FÉVRIER à 20 H 30
26 FÉVRIER à 16 H

Tangente.ca

Tangente

monumentnational

1182, boul. Saint-Laurent
Billetterie 514-871-2224
monument-national.qc.ca

direction artistique et interprétation Ève Garnier et Victoria May chorégraphes Louise Bédard, Martin Bélanger, Anders Christiansen et Dominique Porte compositeur Olivier Girouard conception des éclairages Rasmus Sylvest

une production de Danse-Cité en coproduction avec Louise Bédard Danse et Dansens Hus avec le soutien financier du Conseil des Arts du Canada, du Conseil des arts et des lettres du Québec et du Danish Arts Council

16 AU 18 ET 22 AU 25
FÉVRIER 2012 :: 20 HESPACE
GO4890, boul. Saint-Laurent
Billetterie 514.845.4890
danse-cite.org

LE DEVOIR

MONTREAL
EN LUMIERESTATENS
KUNSTRADDANSENS
HUSSAISON
2011
>2012DANSE
DANSELE GRAND RETOUR
DE OHAD NAHARIN

AVEC 11 DANSEURS ET UNE SURPRENANTE
TRAME SONORE ALLANT DE STAR WARS À
2001, L'ODYSSÉE DE L'ESPACE, EN PASSANT PAR
LE PRÉLUDE À L'APRÈS-MIDI D'UN FAUNE.

«HORA PORTE BATSHEVA À SON ESSENCE MÊME :
UNE TECHNIQUE ET DES HABILITÉS STUPÉFIANTES,
DES COUCHES DE COULEUR ET
DE BRILLANTES ASSOCIATIONS D'IDÉES.
RIEN À AJOUTER. UNE AUTRE RÉUSSITE
DE NAHARIN ET BATSHEVA.»
(ynetnews.com, Tel-Aviv)

BATSHEVA
DANCE
COMPANY [Israël]HORA
OHAD NAHARIN1 > 2 > 3 MARS
Théâtre Maisonneuve

dancedanse.net

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

CULTURE

EXPOSITIONS

Sur les cendres d'une buanderie

THE GILDED SCAB
Michael Jones McKean

CONCESSIONNAIRE
BGL
Parisian Laundry,
3550, rue Saint-Antoine Ouest
Jusqu'au 25 février

JÉRÔME DELGADO

Dans le réseau parfois un peu blasé des galeries et centres d'artistes, donner rendez-vous à l'expérimental et l'attendu est de plus en plus difficile. Or il existe un endroit qui n'en manque pas une pour nous déboussoler. Et c'est dans le fin fond d'une galerie privée de Saint-Henri, la Parisian Laundry, qu'on le retrouve.

On le désigne par un très approprié «bunker». Et c'est là, dans ce cube souterrain pas si blanc que ça, mais bien à l'abri des visiteurs apathiques, ceux-là qui ne font que passer, qu'on plonge dans des propositions hors marché, hors échelle, hors de tout confort. L'artiste invité à s'y produire en ce début d'année, l'États-Unien Michael Jones McKean, était tout destiné pour ce lieu. Le bunker, avec ses parois usées et ses hauts plafonds, appelle des projets *in situ*, et le résidant de Richmond (dans l'État de Virginie) pratique le genre depuis longtemps.

Peu connu de ce côté-ci de la frontière, bien diffusé à l'échelle internationale, Michael Jones McKean était de la dernière Manif d'art de Québec, en 2010. S'il est passé inaperçu, c'est que son projet avait un degré de complexité qui cadrait mal avec une biennale rythmée par des visites au pas de course. Il n'a pas échappé, par contre, à Jeanie Riddle, la directrice de la Parisian Laundry, qui lui a ensuite proposé d'investir le bunker.

Entre lyrisme et minimalisme

The Gilded Scab, titre de l'actuel projet, est une installation plus horizontale que verticale, ce qui étonne déjà, vu la hauteur des plafonds. L'ensemble a des airs de plateforme muséale, bien chromée, et on la parcourt comme si elle avait été aménagée à même un site archéologique.



Une vue générale de l'œuvre de Michael Jones McKean. Avec la permission de la Parisian Laundry.

GUY L'HEUREUX

Trois parties, trois «arrêts», ponctuent l'ensemble, et chacun a ses éléments, son dispositif de présentation. Un muret rose, avec le moule d'un torse féminin, à l'une des extrémités. Au milieu, une vitrine à l'intérieur de laquelle reposent six urnes à la surface noircie et rugueuse, matière qui se trouve aussi ailleurs. Enfin, à l'autre extrémité, un assemblage plus éclaté, de nature surréaliste — un bras en plâtre suspendu, une paire de pantalons, une structure végétale coulée dans le métal. Le tout est relié par des tiges similaires à celles qui servent de barrière de protection dans les musées.

The Gilded Scab n'est pas une œuvre narrative au récit clair et net, au propos historique ou politique. Elle propose plutôt une en-

volée poétique, entre lyrisme et minimalisme, dont les codes et les références sont volontairement nébuleux. À la manière d'une Valérie Blass, une des artistes phares de la galerie, McKean mélange les matériaux et les manières de les exploiter. Dans *The Gilded Scab*, on retrouve du bois (à l'état presque brut), de la terre, de l'acier poli, du caoutchouc, de la peinture, de l'aluminium (des morceaux ayant l'apparence d'objets trouvés), du verre, du tissu, du poil (pour le réalisme du bras), du plastique, etc.

Aussi, l'occupation de l'espace, travail inhérent à une démarche *in situ*, se fait chez McKean de façon très large. L'œuvre de la Manif, *The Constellation of Wood...*, consistait d'abord et avant tout dans l'achat

par l'artiste d'un bois en Abitibi de 50 acres.

Dans l'ancienne buanderie, l'occupation n'est pas que spatiale. *The Gilded Scab*, qui pourrait être traduit par «croûte dorée», évoque le passage du temps, le recyclage des bâtiments et les vocations changeantes d'un quartier, jadis ouvrier et industriel, aujourd'hui convoité par les gens d'argent. La croûte peut être dorée, comme la Parisian Laundry une fois devenue galerie chic, mais elle ne peut renier son passé. La couche noire et

épaisse qui recouvre une partie de l'installation de Michael Jones McKean en est sa métaphore la plus forte. Voilà les cendres sur lesquelles le présent se bâtit.

Manque de raffinement

Un mot, sinon, sur la principale exposition en cours dans la galerie, *Concessionnaire* de BGL. Irrévérencieux et critique à l'égard de la facilité, sacro-saint de l'art au Québec, le collectif vient-il de se heurter à un mur avec une série portée par l'esthétique du morcelle-

ment et de l'effritement? Objets disparates, prêts à séduire la clientèle de la Parisian, essaies en deux dimensions (plus vendeurs?), les œuvres exposées manquent de raffinement. Ou elles en ont trop, qui sait? Entre des compositions s'abreuvant dans du matériel porno et un hommage à Borduas, le doute s'installe. Il faudra voir comment ça se traduira, à l'avenir, dans des projets plus complexes.

Collaborateur du Devoir

EN BREF

La foire d'art encore au Quartier des spectacles

Pour sa cinquième édition, la foire Papier reprendra la même formule gagnante qu'en 2011: une structure temporaire au cœur du Quartier des spectacles. L'Association des galeries d'art contemporain, qui en a fait l'annonce il y a quelques jours, espère ainsi atteindre encore les 9000 visiteurs.

Papier 12, qui rassemblera 38 galeries montréalaises, québécoises et canadiennes, se tiendra du 12 au 15 avril. — *Le Devoir*

Nouvel espace dans le Vieux

Un lieu de diffusion a vu le jour cette semaine dans le Vieux-Montréal, à quelques rues au sud de la Fonderie Darling. Baptisé Espace Cercle carré,

l'endroit sera pluridisciplinaire et se donne comme objectif de stimuler «l'éclosion de la relève». Il est situé au rez-de-chaussée de la coopérative d'habitation Cercle carré, qui regroupe une soixantaine d'artistes et de travailleurs culturels. L'exposition inaugurale, *Règne artificiel* de Rosalie Dumont-Gagné, se compose de deux œuvres dont des cellules gonflables envahissent l'espace. À voir jusqu'au 15 mars, au 36, rue Queen. — *Le Devoir*

La Place des Arts présente

TANGO

Pasión

Último Tango

Fulgurance des pas, subtilité du jeu de jambes, cette célèbre troupe argentine allie avec brio virtuosité, élégance et sensualité.

12 des meilleurs danseurs de Buenos Aires
Sous la direction du chorégraphe Hector Zaraspe et la musique vivifiante de Juan Carlos Zunini, brillamment interprétée par le Tango Pasión Sexteto.

Du 23 au 25 février | Théâtre Maisonneuve

MONTRÉAL EN LUMIÈRE

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

pdajunior

SÉRIE DE LA PLACE DES ARTS

L'HEURE DU CONTE SUR LES RYTHMES ROUMAINS

Sons et Brioches - Présenté par la Place des Arts et Vision Diversité

Musique et marionnettes 3 ans +
12 FÉVRIER 11h | PIANO NOBILE

Aliona et ses musiciens nous transportent, sur des airs roumains, dans une aventure où se rencontrent loup et petits chevreux.

MATINÉE CIRQUE

Présenté par la Place des Arts

Cirque (mât chinois) et théâtre de mouvement 4 ans +

19 FÉVRIER 11h | PIANO NOBILE

Une matinée cirque époustouflante qui amalgame mât chinois et théâtre de mouvement dans un programme double mettant en vedette Catherine Viens, Sandy Bessette et Xavier Malo.

PROGRAMMATION COMPLÈTE
PDAJUNIOR.COM

FONDATION DE LA PLACE DES ARTS

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

DE VISU



Germaine Koh à l'œuvre

SOURCE GALERIE B-312

Maille après maille

Germaine Koh permet de reconsidérer des traditions artistiques (ici le tricot) en se référant à la peinture et au minimalisme

KNITWORK

Germaine Koh
Galerie B-312
372, rue Sainte-Catherine Ouest
Espace 403
Jusqu'au 17 mars

MARIE-ÈVE CHARRON

La galerie B-312 n'est pas la seule à célébrer ses 20 ans d'existence. Il s'agit d'un objet tricoté que la galerie a eu la bonne idée de présenter de nouveau, 20 ans après que l'œuvre, toujours en cours, eut été amorcée.

De simple bande colorée qu'elle était, l'œuvre est devenue colossale, ses nombreux mètres de long s'accumulant avec désordre sur le plancher de la galerie. La simplicité caractérise ce tissu de laine, qui repose sur les strictes bases du tricot avec son point jersey et sa structure qui est droite comme une écharpe. Or les dimensions donnent une complexité à l'ouvrage qui, s'il fait aussi penser à une couverture exceptionnellement grande, s'apparente encore plus à l'art minimaliste habituellement engendré par la répétition et l'épuration formelle.

Les différents fils de laine employés apportent quant à eux une variété importante de couleurs qui sont à certains endroits monochromes et à d'autres mixtes, créant des zones chromatiques fort différentes. Elles rythment la surface qui serait autrement uniforme grâce aux mailles formées avec régularité. Il y a un

plaisir immédiat à regarder ces mètres de tricot déferler avec leurs couleurs, dont l'ensemble fait songer à de la peinture abstraite.

Passage du temps

L'artiste permet de reconsidérer des traditions artistiques en se référant, dans cette œuvre, à la peinture et au minimalisme. En puisant également dans les mondes du travail sériel et, par sa tech-

Il y a un plaisir immédiat à regarder ces mètres de tricot déferler avec leurs couleurs, dont l'ensemble fait songer à de la peinture abstraite

nique, de l'artisanat, elle en évoque la réalité tout en détournant les finalités. Comme d'autres artistes avant elle, souvent d'allégeance féministe, elle remet en perspective un «faire» qualifié de féminin, le tricot, qu'elle sort ainsi de l'anonymat et de l'ordinaire qui lui sont habituels pour en faire une tâche dont la simplicité désintéressée est révélatrice d'une autre dimension.

Le tricot est en effet réalisé pour lui-même et fabriqué à partir de fils de laine que Germaine Koh a récupérés de vêtements qu'elle a patiemment détricotés. Les objets usuels n'existent plus, ils ont même été défaits, mais leur matière, accumulée et refaçonnée dans un tout continu, rend désormais tangible le passage du temps marqué par le geste répété de l'artiste. Elle prévoit d'ailleurs poursuivre ce labeur toute sa vie, produisant cet objet absurde qui n'a plus à voir avec les chandails initiaux, mais qui devient au fur et à mesure une sorte de

dépouille que l'artiste laissera derrière elle.

Plusieurs autres heures de tricotage sont donc à venir — l'artiste ayant seulement la mi-quarantaine —, même si l'œuvre fait partie depuis 2001 de la collection de l'Art Gallery of Ontario (Toronto). Loin d'avoir pris le chemin des réserves du musée, l'œuvre, depuis ce temps, a parfois été prêtée pour être exposée à différents endroits dans le monde. L'artiste l'a déjà accom-

panée pour reprendre les aiguilles, au demeurant conçues sur mesure, et prolonger de plusieurs rangs de mailles le tricot, comme à B-312 la semaine dernière.

La galerie a fait le choix de présenter l'objet tricoté dans sa plus simple expression, misant sur l'effet de la matière accumulée au fil du temps. Il arrive que l'œuvre soit complétée par des documents relatifs à sa composition, par exemple un registre des vêtements de tricot recyclés, d'ailleurs accessible sur le site de l'artiste (germainekoh.com) et potentiellement sur demande à la galerie. L'inventaire en question est mirobolant par sa longueur; il liste les articles, près de 300, par ordre chronologique et ne manque pas d'indiquer le lieu de leur provenance, la date de leur obtention et de leur intégration dans l'œuvre tricotée.

Mettre en relation

Cette composante de l'œuvre qu'est la liste affirme une dimension conceptuelle (relevé de données et procédé de réalisation systématique) qui est présente dans l'ensemble

du travail de l'artiste, dont on peut d'ailleurs voir un autre exemple chez B-312. Il s'agit de *There/Here*, réalisée en collaboration avec Gordon Hicks, une œuvre de 2011 abordant d'autres enjeux, bien que nourrissant encore des points communs avec *Knitwork*, une œuvre des débuts de l'artiste qui vit et travaille à Vancouver.

La notion de réseau (implicite au tricot composé de centaines de vêtements ramassés ou reçus dans différentes villes) et la sollicitation tactile (sentie à distance en regardant la pièce tricotée) sont poussées plus loin dans l'installation *There/Here*, qui se compose de deux portes récurpérées munies d'un dispositif électromagnétique relié à Internet. Cette œuvre rappelle davantage le travail de Koh que le Musée d'art contemporain de Montréal a présenté en 2005 dans l'exposition *L'envers des apparences*. Les œuvres faisaient un rapprochement entre les comportements humains (d'échanges et d'appartenance à un groupe) et des systèmes électroniques activés par des phénomènes naturels.

Le visiteur est invité chez B-312 à empoigner une des portes pour enclencher un dispositif (dont il faut se garder ici de tout dévoiler) qui traite de la communication virtuelle et qui propose donc de repenser nos rapports au temps et à l'espace. Cette mise en situation, qui a l'aspect brut, et ce n'est pas péjoratif, caractéristique à certaines interventions de Koh, ne manque pas d'à-propos, mais reste secondaire à *Knitwork* qui, ici, pour les 20 ans de B-312, fait événement.

Collaboratrice du Devoir

22 avril QUÉBEC - deux expositions
Chapeau! et **Mode et apparence**

28 avril GATINEAU - l'art et le sacré
L'exposition **Dieu(x)**

7-8-9 mai TORONTO - exposition **Picasso**
et l'opéra **Les Contes d'Hoffmann**

Bientôt OTTAWA - exposition **Van Gogh**



www.lesbeauxdetours.com
514 352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

COUPES À GOGO

16.02.2012 - 04.05.2012

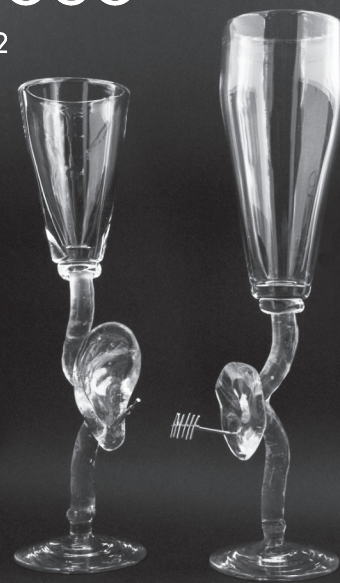
Ouvert le 25 février
de 20 h à 3 h pour la
Nuit blanche à Montréal

Espace
VERRE

1200, rue Mill
(près du pont Victoria)
www.espaceverre.qc.ca

MONTRÉAL
EN QUINZE

QUINZE
NUIT BLANCHE
À MONTRÉAL



Vincent Chagnon & Anne Donzé, Connexion (Photo : Mathieu Donzé)



LE MUSÉE D'ART DE JOLIETTE PRÉSENTE
LE MOIS DU COLLECTIONNEMENT

Cet hiver, le MAJ vous propose une programmation spéciale autour de l'art de collectionner. Profitez de cette occasion pour rencontrer divers acteurs du milieu muséal et découvrir les dessous du milieu de l'art.

Pour cet occasion, le MAJ sera exceptionnellement ouvert en soirée.
Surveillez notre nouvel horaire!

L'HISTOIRE DES COLLECTIONNEURS

Le mardi 7 février 2012, de 19 h à 20 h 30

Conférence animée par Caroline Truchon, doctorante en histoire à l'Université de Montréal

LES COLLECTIONNEURS PRIVÉS

Le jeudi 9 février 2012, de 19 h à 20 h 30

Conférence animée par François Rochon, président de Giverny Capital

Le mercredi 15 février 2012, de 19 h à 20 h 30

Conférence animée par Alain Tremblay, collectionneur d'artistes montréalais

LA COLLECTION D'ENTREPRISE

Le jeudi 23 février 2012, de 19 h à 20 h 30

Conférence animée par Paul Maréchal, spécialiste du marché de l'art et conservateur de la collection de Power Corporation Canada

LA PHILANTHROPIE

Le mardi 28 février 2012, de 19 h à 20 h 30

Conférence animée par Odile Brunelle Beauchemin, responsable du développement au Musée d'art de Joliette

LES GALERISTES

Le mardi 21 février 2012, de 19 h à 20 h 30

Conférence animée par Simon Blais, directeur de la Galerie Simon Blais

Le jeudi 19 avril 2012, de 19 h à 20 h 30

Conférence animée par Pierre-François Ouellette, directeur de Pierre-François Ouellette Art Contemporain

L'ARTISTE

Le jeudi 16 février 2012, à 18 h

Conférence animée par l'artiste torontoise Ed Pien et Gaétane Verna, directrice générale et conservatrice en chef du Musée d'art de Joliette (2006-2012). Présentée en anglais au Musée des beaux-arts de Montréal. Renseignements : 514 285-2000

PROJECTION SPÉCIALE

Le mercredi 8 février 2012, de 13 h à 16 h

Projection du film Molinari - La couleur chante à la Bibliothèque Rina-Lasnier. Renseignements et inscription : 450 756-6400

MINI DIMANCHE EN FAMILLE

Le dimanche 26 février 2012, de 13 h à 16 h

Mini-causerie autour du collectionnement et mini-exposition des collections personnelles de vos enfants. Renseignements et inscription : 450 756-0311, poste 234

VISITE D'ATELIERS

Le samedi 18 février 2012

Visite de l'atelier de Guido Molinari en compagnie de son directeur, Gilles Daigneault, et visite de l'atelier de Yann Pocreau. Nombre de places limité. Renseignements et inscription : 450 756-0311, poste 234

COCKTAIL BÉNÉFICE DE CLÔTURE

Le jeudi 1^{er} mars 2012, dès 17 h 30

Événement sous la présidence d'honneur de M^e David Couturier de la firme Dunton Rainville. Au programme : réseautage, vin, bière, bouchées, DJ, encan silencieux, cadeaux. Renseignements et inscription : 450 756-0311, poste 231

www.museejoliette.org

Musée d'art de Joliette, 145, rue du Père-Wilfrid-Corbeil, Joliette

Alternatives

Construire ensemble
un monde différent

Pour nous appuyer : www.alternatives.ca • 514.982.6606

Espace
Robert
Poulin

Du 16 février au 10 mars 2012
BALINT ZSAKO . NADIA MOSS . CAROLINE BOILEAU
vernissage le samedi 18 février

au Belgo: 372, rue Sainte-Catherine O. #411 (514) 910.8906

CULTURE

CINÉMA

Vivre l'invivable de l'intérieur

IN DARKNESS
(SOUS TERRE)

Réalisation: Agnieszka Holland.
Scénario: David F. Shamoon,
d'après *In the Sewers of Lvov* de
Robert Marshall. Avec Robert
Wieckiewicz, Beno Fürmann,
Agnieszka Grochowska, Maria
Schrader, Herbert Knaup. Image:
Jolanta Dylewska. Montage: Mi-
chal Czarniecki. Musique: Antoni
Komasa-Lazarkiewicz. 145 min.

ODILE TREMBLAY

En nomination pour l'Oscar
du meilleur film en langue
étrangère, immense succès en
son pays, *In Darkness* de la Po-
lonaise Agnieszka Holland porte
parfaitement son titre puis-
qu'il nous entraîne dans les
égouts profonds de la ville de
Lvov, où se cachait un groupe
de Juifs sous l'occupation alle-
mande. Cinéaste au long
cours, Agnieszka Holland est
une voix majeure de son pays,
qui nous a livré entre autres

Europa Europa, également sur
fond de Shoah.

Que cette douloureuse et
horrible plaie du XX^e siècle ait
été traitée au cinéma jusqu'à
plus soif, de Spielberg à Polan-
ski en passant par cent autres,
ne l'empêche pas d'avoir de
nouvelles ressources narratives
à offrir sur un langage cinéma-
tographique inédit.

C'est le cas, en grande partie,
d'*In Darkness*, basé sur un fait
vécu, qui nous plonge au pro-
pre et au figuré dans le noir,
car la majorité du film fut tour-
née avec une caméra Red dans
des égouts. Par son thème, le
film ne peut évacuer totale-
ment l'impression de déjà-vu,
mais il propose des pistes nou-
velles: il ne met pas en scène,
comme souvent, des bons et
des méchants, mais des êtres
pétris de contradictions. A
commencer par Leopold So-
cha, petit voleur, également
inspecteur des égouts, catho-
lique, antisémite, à la solde
d'un officier ukrainien qui le

charge de trouver les Juifs ter-
rés dans les égouts de Lvov
(ville polonaise aujourd'hui en
Ukraine). Avec un comparse, il
s'affaira à maintenir ceux-ci
dans leur trou contre rançon
hebdomadaire, avant de s'hu-
maniser au fil du temps.

Dans ces corridors humides,
noirs, fétides et hantés par les
rats, un microcosme social se
recrée. Avec ses classes so-
ciales, ses trahisons, son serrage
de coudes, ses amours sou-
terraines, etc. Une scène poi-
gnante nous montre l'accouche-
ment d'une femme et ses
conséquences dramatiques.
Une échappée vers le ciel ap-
porte un éclat de lumière, alors
qu'une des deux enfants du
groupe, dépressive, est entraî-
née quelques secondes à respi-
rer l'air hors de la bouche
d'égout, au mépris du danger.

Leopold (bien joué par Ro-
bert Wieckiewicz), sautant de
l'ombre à la lumière, devient le
passeur entre deux rives, qui
développe une conscience hu-
manitaire sous le choc de l'hor-
reur quotidienne. Il a vu, entre
autres choses, des femmes
juives nues abattues dans la for-
êt et ne peut plaider l'ignorance.
Ici, le dehors et le dedans
forment de saisissants con-
trastes, avec des jeux de camé-
ra sensibles qui confèrent au
film une dimension métaphori-
que. Sans prestations épous-
touffantes d'acteurs, la parti-
tion chorale sonne juste.

Agnieszka Holland et son
scénariste sont parvenus à
créer de vrais personnages,
tous unis dans la peur, la saleté,
la douleur, les menaces du
monde extérieur qui parfois pé-
nètre dans leur terrier. L'émo-
tion est au poste, malgré une
musique trop insistante, et le
rythme ne s'alanguit jamais. *In
Darkness* possède cette touche
de vérité, accentuée par l'utilisa-
tion de plusieurs langues, qui
nous fait vivre l'invivable de l'in-
térieur, en une énième variation
sur le terrible épisode, mais
combien vibrante.

Le Devoir

Ève Ringuette (Osalik) et Victor Andrés Trelles Turgeon (Dave) dans *Mesnak*

STEFAN IVANOV

Déchirements et lumières

MESNAK

Réalisation: Yves Sioui Durand.
Scénario: Yves Sioui Durand, Ro-
bert Morin, Louis Hamelin. Avec
Victor Andrés Trelles Turgeon,
Ève Ringuette, Marco Collin, Ka-
thia Rock, Marco Poulin, Charles
Buckell, Luc Morissette, Manon
Nolin. Image: Stefan Ivanov. Mu-
sique: Bertrand Chénier. Monta-
ge: Louise Côté. 96 min.

ODILE TREMBLAY

Mesnak est, comme long mé-
trage, une première pierre
posée — on l'espère — sur l'édi-
fice d'une cinématographie au-
tochtone au Québec. Yves Sioui
Durand, né à Wendake, la réserve
huronne près de Québec,
d'abord homme de théâtre voué
aux œuvres des Premières Na-
tions, était le mieux placé pour
lancer le bal. Son film, tourné à
Maliotenam, près de Sept-Îles, a
pour cadre la réserve imaginaire
de Kinogamish.

Même si *Mesnak* émane des
Premières Nations à la barre
et à l'équipage, le cinéaste Ro-
bert Morin et l'écrivain Louis
Hamelin ont prêté main-forte à
Yves Sioui Durand pour un
scénario qui s'inspire en partie
de sa pièce *Hamlet le Malécite*.
Un parallèle avec le destin du
jeune prince du Danemark se
glisse dans une histoire à plu-
sieurs trames qui embrasse

parfois trop large, dans l'ur-
gence de dire. Le passé au-
tochtone, la toxicomanie, l'in-
ceste, les luttes politiques, l'ac-
culturation *versus* la mémoire,
la quête du père et de la mère,
la jeunesse à la dérive, ça fait
beaucoup. Et le parallèle avec
Hamlet manque de subtilité.

Le héros, Dave (Victor An-
drès Trelles Turgeon, l'interprète
du jeune prêtre dans *Pour
l'amour de Dieu* de Micheline
Lancôt), est un comédien d'ori-
gine innue, adopté à Montréal,
qui reçoit des nouvelles de sa
mère biologique et part vers la
réserve, où des secrets téné-
breux entourent ses racines. Sa
mère (Kathia Rock) et le chef
(Marco Collin) se préparent à
convoler sur fond de tensions,
tandis qu'Osalik (Ève Ringuet-
te), une belle jeune fille adepte
de rituels ancestraux mais déchi-
rée par sa vie toxique et celle des
jeunes de la communauté, incar-
ne une moderne Ophélie.

On applaudit à la présence de
Mesnak, une magnifique et in-
quiétante tortue qui surgit tout
au long du film, figure tutélaire
portant l'âme des ancêtres et of-
ficiant au destin des vivants. La
trame sonore nous vaut des brui-
tages et des respirations très ins-
pirés. De belles images de la na-
ture environnant la communauté
sont le cadre de scènes où le sa-
cré, l'amour et la lumière pren-
nent un envol, en contraste avec

des moments plus sombres, ren-
fermés, souvent filmés avec
moins d'aisance dans la réserve.

Mesnak distille une poésie,
mais pâtit de jeux d'acteurs in-
égaux. Certains interprètes sur-
jouent (Victor Andrés Trelles
Turgeon malgré son charisme,
n'y échappe pas toujours),
d'autres déclament, tel Marco
Poulin dans la peau de l'aveugle
porteur de mémoire et du com-
bat autochtone pour la survie.
Plusieurs non-professionnels ont
la note fausse.

Les personnages sont ici des
archétypes: la mère manipulée
et coupée de sa descendance, le
chef qui a vendu son âme, le je-
une *outsider* devenu justicier, la
belle mystique vouée au sacrifi-
ce, le prophète aveugle, etc.,
ce qui accentue le caractère
tragique de l'intrigue, mais
ébauche des profils psychologi-
ques sans pouvoir les nuancer.

Le film démarre en force et se
clôt dans une cascade de crises
dénouées en appel d'air, mais
perd du rythme à mi-parcours.
Mesnak, qui ouvre la voie au
long métrage issu des popula-
tions autochtones, est une
œuvre avec ses limites et ses
beautés, qui ne craint pas d'abor-
der les contradictions d'une
communauté autochtone de fa-
çon frontale, quitte à jouer du
symbole lourdement.

Le Devoir



Socha, le petit voleur qui s'humanise peu à peu

SOURCE MÉTROPOLE FILMS

CONSTANTINOPLE
Kiyā Tabassian, directeur artistique

RYTHMES EN VOLTIGE

MISIRLI AHMET (TURQUIE) ZOHAR FRESCO (ISRAËL) ZIYA TABASSIAN - percussions
KIYA TABASSIAN - s'étar & voix PIERRE-YVES MARTEL - viole de gambe AMIR AMIRI - santour

Lundi 20 février 2012
SALLE PIERRE-MERCURE
Tarifs : 30\$, 24\$, 12\$
Billetterie: (514)987-6919 www.admission.com

PRIX OPUS
Lauréat
An 15 - 10/11

Concert de l'année - musiques moderne, contemporaine
Concert hommage à Xenakis - 6 octobre 2010
Création de l'année - « Mutation » de Denis Gougeon - 2011

SAISON 2011-12
Nouvel Ensemble Moderne
sous la direction de Lorraine Vaillancourt

FRANZ SCHUBERT
HANS ZENDER
LE VOYAGE D'HIVER
RUPUS MULLER
TÉNOR

CONCERT
LE VOYAGE D'HIVER DE SCHUBERT,
UNE INTERPRÉTATION COMPOSÉE
DE HANS ZENDER
POUR TÉNOR ET 24 MUSICIENS

SALLE BOURGIE
MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL
MERCREDI [20h]
22 FÉVRIER

Billetterie 514-285-2000, option 4
www.lenem.ca | 514 343-5636 | info@lenem.ca

Saison 2011-2012 *Passionnément classique*

passion

Samedi 25 février, 20 h - Salle Bourgie du MBAM
Mozart et autres prodiges

avec le jeune pianiste Stephen Nguyen
Lauréat du Concours de musique du Canada 2011

appassionata
appassionata.ca 514 388-5876

Billets : 39 \$ - 25 \$ - 20 \$

MATHIEU LUSSIER ET SES AMIS

DIMANCHE 26 FÉVRIER 2012 15 H 30
CINQUIÈME SALLE, PLACE DES ARTS

Mathieu Lussier, basson
Amanda Keszneci, violoncelle
Mélanie McNabney, clavecin, piano-forte, piano

PROGRAMME
Répertoire baroque, classique et moderne
Telemann, de Bismorff, Haydn, Devienne,
Hurlstone, Elgar, Lussier, Douglas

Pro Musica

Renseignements / Abonnements
[promusica.qc.ca] ou [514.845.0532]

Billets à l'unité disponibles
laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

LES BORÉADES
Francis Colton
C'est baroque

16 SAISON

Judi 23 février 2012, 20 h
PIANO-FORTE ET TRAVERSIÈRE
Musique de chambre classique

Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours
400, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal

Billetterie Admission
1-855-790-1245
www.admission.com
Concert : 28 \$ / 23 \$ / 10 \$
Gratuit pour les 12 ans et moins

Info : 514 634-1244
www.boreades.com

Judi 17 mai 2012, 20 h
DIALOGHI DI FLAUTI
Musique de chambre surtout italienne
Invité : **Stephano Bigliano**, flûte à bec et directeur
artistique du Collegium pro Musica (Gènes)

Les Boréades se réservent le droit de changer la
programmation sans préavis.

SAISON
2011-2012

CULTURE

CINÉMA

Les voisins d'en dessous

ARIETTY – LE PETIT MONDE DES CHAPARDEURS
(V.F. DE KARI-GURASHI NO ARIETTI)

Réalisation: Hiromasa Yonebayashi. Scénario: Hayao Miyazaki et Keiko Niwa, d'après le roman de Mary Norton. Photo: Atsushi Okui. Montage: Rie Matsuhara. Musique: Cécile Corbel. Japon, 2010, 94 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

On a toujours besoin d'un plus petit que soit, de rappeler l'adage. En substance, c'est exactement ce qu'illustre l'intrigue d'*Arietty – Le petit monde des chapardeurs*. Inspiré librement du roman bien connu de Mary Norton, ce film d'animation fut coécrit et produit par le génial Hayao Miyazaki (*Princesse Mononoké*, *Le voyage de Chihiro*, *Ponyo sur la falaise*). C'est dire qu'on prend plaisir à le regarder.

Shô, un adolescent souffrant d'un souffle au cœur, est envoyé se reposer dans la résidence familiale à la campagne

avec la gouvernante Haru pour seule compagnie. Dès son arrivée, Shô croit apercevoir une fillette miniature dans les hautes herbes. Il n'a pas rêvé. La jeune fille s'appelle Arietty et elle vit sous le plancher de la demeure avec son père et sa mère. Se nommant eux-mêmes des «chapardeurs», ils subsistent en dérochant à la nuit tombée toutes sortes de trucs qui ne manquent pas aux maîtres de céans: épingle, cube de sucre, miette de pain, etc. Or, lorsqu'elle découvre l'existence de ces petits squatters, la vieille Haru ne l'entend pas de cette oreille. Au moins Shô est-il décidé à aider sa nouvelle amie quoi qu'il advienne. À moins que ce soit le contraire qui survienne?

Arietty – Le petit monde des chapardeurs marque la première réalisation de Hiromasa Yonebayashi, un assistant de longue date du maître Miyazaki. Parce que ce dernier fut très impliqué dans la fabrication du film, on sent sa patte bien plus qu'on ne repère une nouvelle signature. D'ailleurs, la prémisse d'un enfant humain qui dé-

couvre un monde magique, c'est du Miyazaki pur sucre. Contrairement aux longs métrages animés de ce dernier, cependant, *Arietty* accumule les longueurs et les personnages sous-développés (la mère hystérique, le petit guerrier vivant dans le jardin...), une tare inhabituelle pour une production des studios Ghibli. Si le second point ne risque pas de gâter le plaisir des jeunes spectateurs, le premier pourra en revanche engendrer l'agitation.

Ceux qui cultivent la patience en vertu trouveront cela dit largement de quoi passer un moment agréable, à commencer par la qualité de l'animation proprement dite. Traditionnelle dans tout ce que le terme a de noble, celle-ci propose une succession de tableaux ravissants, la nature d'inspiration impressionniste au dehors contrastant merveilleusement avec le détail figolé au dedans. On aurait fait sans la musique sirop celte, mais là encore, lorsqu'un tel étalage de beauté enchante l'écran...

Collaborateur du Devoir

Le cinéaste Asghar Farhadi multiplie les points de vue

Classé favori de plusieurs pour l'Oscar du meilleur film en langue étrangère, et déjà couronné dans cette catégorie aux Golden Globes, *Une séparation* de l'Iranien Asghar Farhadi, fascinant ditype familial aux regards croisés, gagne enfin nos salles vendredi prochain.

ODILE TREMBLAY

Il est un remarquable tisseur d'intrigues. Sans compter qu'à l'instar de Pagnol, Asghar Farhadi excelle à creuser les particularismes d'une société en touchant les sensibilités universelles. Il démontre, s'il en fallait encore la preuve, que l'humain n'est pas si différent sous le ciel des mollahs qu'à Hollywood ou à Paris.

Son film *Une séparation* a remis sur le devant de la scène la cinématographie iranienne qui, après des années de gloire, s'étiolait sous le couperet des censeurs. Bien des lauriers ont jalonné sa route, dont, l'an dernier, l'Ours d'or et deux prix d'interprétation à Berlin. Ajoutez un triomphe public inespéré en France (plus de 900 000 entrées).

Une fiction aux allures de documentaire

Aujourd'hui, le cinéaste tâche de garder la tête froide au milieu de l'encens: «*Le succès du film me fait comprendre que je dois demeurer intègre, proche de ma vérité.*» Déjà ses deux œuvres précédentes, *La fête du feu* (2007), sur une crise conjugale vue par le regard de la domestique, primé à Berlin, et le suspense psychologique *À propos d'Elly* (2009), mêlant drame et badinage, avaient apporté un rayonnement planétaire à son œuvre.

Une séparation imbrique l'univers de deux familles que le pur hasard réunit. Au centre, un couple de la classe moyenne en train de se séparer, car madame (Leila Hatami) veut quitter l'Iran, où elle étouffe. Or le mari (Payman Moadi) ne peut abandonner son père, atteint de la maladie d'Alzheimer. Quant à leur adolescente, elle tente tous les rapprochements. La pieuse aide domestique embauchée



Asghar Farhadi (à droite) et son caméraman sur le plateau d'*Une séparation*

après le départ de l'épouse cache son travail à son mari brutal, et tout va virer en eau de boudin devant les tribunaux.

Les classes sociales, le rapport à la religion, au système juridique, à l'amour, à la famille, les mensonges que chacun doit proférer pour survivre s'insèrent dans la trame complexe d'un scénario qui attaque brillamment tous ses fils. Il appartient à cette école iranienne éprouvée par Panahi, Kiarostami, Majidi, etc., qui confère à la fiction des allures de documentaire, mais en fouillant particulièrement les sujets qu'il traite.

«*Je ne pars pas de thèses à démontrer, mais d'une histoire à raconter en l'arrimant à une armature solide*, explique Farhadi. Et plusieurs thèmes qui me parlent viennent s'y greffer. Ce qui m'intéresse vraiment, comme dans mon précédent *La fête du feu*, c'est de montrer la multiplicité des points de vue. Chaque personnage a ses mobiles, et le spectateur peut choisir d'adhérer à ceux qui trouvent un écho en lui. Dans *Une séparation*, je mets en scène des personnages honorables placés dans des situations qui ne sont pas à leur honneur. Ils doivent dissimuler pour survivre et en sont tourmentés. Je les montre souvent à travers leur reflet dans une vitre pour accentuer leur solitude.»

Le cinéaste déclare avoir effectué beaucoup de recherche en amont, lisant, se rendant en Cour, en constant contact avec son avocat. «*Cette reconstitu-*

tion minutieuse des réalités juridiques ajoute à l'aspect documentaire d'un film qui n'est que pure fiction.»

Asghar Farhadi se dit bien conscient de la force de ses figures féminines: «*En Iran, dans la classe moyenne en particulier, les femmes, à cause des limitations placées sur leur chemin, sont plus fortes que les hommes, plus actives politiquement, plus scolarisées qu'eux. En Occident, on se fait souvent une idée fautive et monolithique des femmes iraniennes.*»

En septembre 2010, le tournage avait pourtant été momentanément interrompu par le ministère de la Culture, quand Asghar Farhadi avait appuyé le cinéaste Jafar Panahi, condamné à de lourdes peines pour avoir voulu réaliser un film sur les manifestations entourant l'élection présidentielle de 2009. Mais il a connu le retour en grâce et l'Etat appuie son film aux Oscars et ailleurs. Les tracasseries, il en a l'habitude et il les contourne comme il peut. «*Mon prochain film se fera en France, parce que son thème le réclame: j'y parle des Iraniens de la diaspora. Mais malgré les obstacles, je préfère tourner en Iran.*»

Voit-il briller quelque flamme d'espoir pour la liberté créatrice dans son pays? «*Je crois que le monde entier se dirige vers plus de liberté humaine*», répond, philosophe, Asghar Farhadi.

Le Devoir

À l'amour comme à la guerre

C'EST LA GUERRE (V.F. DE THIS MEANS WAR)

Réalisation: McG. Scénario: Timothy Dowling, Simon Kinberg. Avec Tom Hardy, Chris Pine, Reese Witherspoon, Chelsea Handler, Til Schweiger, Angela Bassett. Photo: Russell Carpenter. Montage: Nicolas De Toth. Musique: Christopher Beck. États-Unis, 2011, 98 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Agents secrets pour la CIA, Tuck et FDR sont partenaires et meilleurs amis du monde depuis l'enfance, une période dans laquelle ils patagent encore, comme tend à le démontrer la suite de l'histoire. Epris de la même jeune femme dans la foulée d'un malentendu tout hollywoodien, les deux espions sortiront en effet l'arsenal de choc et de charme afin de ravir le cœur de la belle. Bien qu'il tente souvent de désigner l'élément sentimental comme enjeu narratif principal, le scénario de *C'est la guerre* fonctionne surtout lorsqu'il se cantonne au thème de l'amitié virile.

Dès les premières minutes, une mission clandestine à Hong Kong qui se transforme en cirque, on craint le pire. Mal fichue, la réalisation n'impressionne pas: non seulement les scènes d'action sont chaotiques, mais on éprouve la nette impression de les avoir déjà vues, en mieux. Puis, les choses s'arrangent: cantonnés à des tâches administratives dans les bureaux de Los Angeles, Tuck et FDR font le point.

Le premier est le père d'un petit garçon qu'il voit la fin de semaine, le second est un coureur impénitent. Trébuché dans leurs train-train respectifs la ravissante Lauren qui, suivant le conseil de sa meilleure copine, décide de sortir avec les deux larrons avant de faire son choix, ignorant que les deux soupirants se connaissent.

C'est la guerre reluque du côté de l'âge d'or des grands studios (*His Girl Friday*, *The Philadelphia Story*) avec son triangle amoureux comique prétexte au plus grand nombre de bons mots possible. Ceux-ci, à l'instar des cascades rehaussées par les désormais incontournables effets numériques, adoptent en revanche un ton résolument contemporain, pour le meilleur et pour le pire. Le meilleur est lorsque la confidente (Chelsea Handler, une révélation) déballe des grossièretés étonnamment avisées; le pire, lorsque ces messieurs sont en mode séduction.

Le film étant privé d'une vraie mise en scène, son succès repose essentiellement sur les dialogues et la manière dont les acteurs (drôles et complices, heureusement) les livrent. Du coup, les scénaristes auraient gagné à ci-



C'est la guerre reluque du côté de l'âge d'or des grands studios avec son triangle amoureux comique prétexte au plus grand nombre de bons mots possible.

seler davantage leurs réparties, quoique, dans le genre, suffisamment font mouche pour rendre la projection plai-

sante. Éminemment oubliable, mais plaisante.

Collaborateur du Devoir

Les prix RIDEAU récompensent l'innovation, la persévérance et l'audace en diffusion des arts de la scène

FÉLICITATIONS AUX LAURÉATS



PRIX RIDEAU RECONNAISSANCE

Jean-Pierre Leduc Valspec, Salaberry-de-Valleyfield

PRIX RIDEAU/SiriusXM DIFFUSEUR

Centre culturel de l'Université de Sherbrooke

PRIX RIDEAU/SiriusXM INITIATIVE

Théâtre Hector-Charland L'Assomption, pour Bonification de l'offre culturelle et touristique

PRIX RIDEAU/SiriusXM PARTENARIAT

Centre culturel de l'Université de Sherbrooke et Théâtre Centennial pour la Série danse à Sherbrooke

PRIX RIDEAU TOURNÉE

Bouge de là pour l'atelier

PRIX RIDEAU HOMMAGE

Broue

RIDEAU, le Réseau indépendant des diffuseurs d'événements artistiques unis www.rideau-inc.qc.ca



LE PREMIER LONG-MÉTRAGE AMÉRINDIEN EN FRANÇAIS TOURNÉ AU QUÉBEC

MESNAK

de YVES SIOUÏ DURAND

Précédé du court métrage LA CHEVELURE DE LA VIE

À L'AFFICHE

EXC NTRIS 514 947-2206

CINÉMA BEAUBIEN 1200, Boulevard de la Vallée

CINÉMA LE CLAP 1000, Avenue de la Vallée

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

CINÉMA

LUNDI 20 FÉVRIER 19h30

LA PEAU QUE J'HABITE de Pedro Almodóvar

Version originale espagnole avec sous-titres français. Espagne, 2011, 120 min. Avec Antonio Banderas, Elena Anaya et Marisa Paredes. (13 ans +).

THEATRE OUTREMONT

BILLETTERIE 514 495-9944

1248, AVENUE BERNARD QUEST

Montreal

Encarcanée dans le cyberspace

FABIEN DEGLISE

Il va falloir revoir un peu ses préjugés: la burqa et la modernité peuvent finalement très bien aller ensemble... dans la sphère de la bande dessinée, du moins.

C'est en tout cas la démonstration par le voile intégral que cherche à faire la jeune Alberte, personnage imaginé par le bédéiste Francis Desharnais. Comment? En déplaçant son regard cinglant sur son environnement, du papier, où elle a vu le jour en 2008, jusqu'au Web, où désormais elle donne une autre forme à sa délirante existence en s'animant, oui, et en s'épanchant sur l'actualité chaque semaine, parfois en direct. Le tout en interaction constante avec la Toile et avec son présent. Forcément.

L'Office national du film (ONF) est, en partie, complice du changement de cadre de cette *Burquette* (Les 400 Coups) — c'est le nom de la série qui a donné vie à Alberte. Lancée officiellement aujourd'hui, la vitrine numérique (*burquette.onf.ca*) poursuit l'exposition du supplice infligé à la jeune fille par son père, un fiefé gauchiste qui lui impose la burqa pour l'aider à sortir de sa superficialité et développer sa compassion. Avec une certaine efficacité, d'ailleurs. En ligne, il y a quelques jours, dans la foulée du procès Shafia, la jeune fille y réfléchissait à haute voix sous sa cage de tissu: «Je préfère de beaucoup ceux qui noient leur regard dans un décolleté... que ceux qui noient celle qui le porte.»

«Il s'agit d'une nouvelle aventure», lance Francis Desharnais à l'autre bout du fil. *Le Devoir* lui a

parlé cette semaine. «*La bande dessinée explore en ce moment les espaces numériques et ça me tentait de prendre part à ce mouvement.*»

Du grain de papier au code binaire, la mutation de l'œuvre bédéesque vers l'œuvre numérique et interactive se fait tout en douceur. «*La qualité du contenu y est pour beaucoup*, résume Julie Roy, productrice à l'ONF. *C'est humoristique, grand public, ça suscite une réflexion sociale... Tous les ingrédients sont là pour que cela fonctionne.*» Y compris dans les capsules vidéo qui mettent en mouvement des personnages qui, à l'origine, n'avaient pourtant pas été pensés pour ça. «*C'a été un défi de narration, reconnaît l'auteur* (qui a demandé à Yves Corbeil de donner sa voix au père — si, si! — et à Geneviève Néron d'incarner la fille). *Mais nous l'avons relevé.*»

Très de son temps, *Burquette* invite également, par l'entremise des réseaux sociaux, les internautes à choisir en groupe les thèmes des prochains «strips» — ces histoires en trois cases — mises à jour chaque semaine. La dernière porte d'ailleurs sur l'éviction d'un bébé de la Chambre des communes à Ottawa.

Dans ces habits 2.0, la petite fille explore également l'univers du direct dans le cadre de performances artistiques diffusées sur le Web. En temps réel. La première est livrée à Montréal aujourd'hui. Le père de *Burquette* y sera. Tout comme le chanteur Martin Léon et le réalisateur Simon-Olivier Fecteau, des amis du personnage, qui en chœur vont une fois de plus démontrer l'improbable: oui, une burqa, ça peut être divertissant.

Le Devoir

Les désœuvrées

17 FILLES

Réalisation et scénario: Delphine Coulin et Muriel Coulin. Avec Louise Grinberg, Roxane Duran, Yara Pilartz, Esther Garrel. Image: Jean-Louis Vialard. Montage: Guy Lecorne. France, 2011, 87 min.

ANDRÉ LAVOIE

«*On ne peut rien contre une fille qui rêve*», affirme une des nombreuses protagonistes de *17 filles*, le premier long métrage de fiction des sœurs Delphine et Muriel Coulin. Les deux femmes, originaires de la ville de Lorient en Bretagne, ont choisi de revenir sur les lieux de leur adolescence pour décrire les dérives de l'utopie et du désœuvrement.

Elles spécifient clairement au début du film que leur histoire est inspirée d'un fait divers survenu en 2008, mais elles n'en diront pas plus. Car au-delà de l'inusité — dans une petite localité du Massachusetts, des adolescentes ont conclu un pacte pour tomber enceintes en même temps —, les deux cinéastes préfèrent exposer, souvent en peu de mots, les tourments et les contradictions de cet âge ingrat. Et leur regard se pose avec douceur sur ces femmes enfants convaincues que la maternité les arrachera à leur ennui et à l'autorité parentale, les soudant les unes aux autres dans une harmonie digne des communes d'autrefois.

Tant de naïveté enrage ou pétrifie les adultes de cette petite localité bétonnée et balayée par les vents de la mer, tandis que les garçons constituent une masse informe et silencieuse de géniteurs qui

n'ont jamais leur mot à dire sur ce projet insensé. Au centre de cette petite révolution, Camille (Louise Grinberg) mène le bal des futures mamans, refusant de faire de cet accident de parcours une fatalité vécue dans la honte et l'isolement. Sa force de persuasion sera grande auprès de ses compagnes qui, peu importe leur tour de taille, continueront d'agir en gamines, cigarette au bec et bouteille de bière à la main.

La situation apparaît quelque peu absurde et déroutante sans que les Coulin insistent à gros traits sur son caractère machiavélique ou, il faut bien le reconnaître, franchement désolant. Elles tendent même à banaliser leur petite révolution, capables d'écorcher leur sens critique par quelques dialogues pimentés de clichés («*Mon enfant va m'aimer toute la vie*»), alignant les propos badins pour mieux camoufler leurs profondes angoisses.

Au final, dans un style à la fois âpre et délicat, elles n'apportent aucune solution rassurante, aucun constat implacable, sur ce désarroi, conscientes que si la jeunesse de Lorient a perdu le nord, elle n'est pas la seule dans ce combat d'une identité et d'une maturité à conquérir.

Collaborateur du Devoir

Au royaume de la vanité

W.E.

Réalisation: Madonna. Scénario: Madonna, Alek Keshishian. Avec Andrea Riseborough, James D'Arcy, Abbie Cornish, Oscar Isaac. Image: Hagen Bogdanski. Montage: Danny Tull. Musique: Abel Korzeniowski. Grande-Bretagne, 2011, 119 min.

ANDRÉ LAVOIE

La gloire planétaire n'a jamais suffi à calmer la vanité de Madonna. Ses ambitions d'actrice et maintenant de cinéaste sont bien connues; à défaut de célébrer son talent en ces domaines, on peut souligner sa détermination.

Disons-le d'emblée: son deuxième effort de réalisatrice, *W.E.*, est plus achevé que le premier, ce constatant *Filth and Wisdom*. L'intérêt de la chanteuse pour Wallis Simpson, cette Américaine deux fois divorcée qui allait fragiliser malgré elle la monarchie britannique en aimant Edouard VIII,

une idylle qui devait le pousser à renoncer à sa couronne en 1936, relève de l'évidence. Voilà le profil d'une femme par qui le scandale éclate mais qui ne l'aurait pas vraiment cherché; Madonna pose sans doute sur elle le même constat.

Elle aurait pu se cantonner dans le registre de la biographie linéaire et respectueuse des faits, mais a plutôt préféré la posture de «l'auteur songé» en offrant un récit en deux temps. Aux amours tumultueuses de Wallis (Andrea Riseborough) et

celui que les rares intimes nommaient David (James D'Arcy), elle superpose la quête d'émancipation d'une de ses admiratrices, Wally (Abbie Cornish, une beauté diaphane à la Nicole Kidman), déambulant parmi les souvenirs du couple lors d'une vente aux enchères chez Sotheby's à New York en 1998. Pour cette épouse d'un célèbre psychiatre, rongée par un pressant désir d'enfant et insatisfaite auprès de son mari absent (et violent), ces escapades la rapprochent toujours plus de son idole, d'une manière à faire rigoler Ingmar Bergman, ainsi que d'un gardien de sécurité (Oscar

Isaac) vite séduit par cette cliente pas comme les autres.

Madonna affiche ici une élégance qui convient à l'univers sophistiqué de ce couple maudit, grâce aussi au talent de l'actrice anglaise Andrea Riseborough qui aurait pu porter sur ses seules épaules cette biographie tronquée.

Mais la «material girl» cède une fois encore à sa propension au vampirisme de la culture populaire, et ici du cinéma. Souvent incapable de faire confiance à la générosité de ses interprètes, émerveillée par la beauté des lieux chics où elle plante sa caméra, elle s'adonne à l'esbroufe cinématographique. C'est ce qui explique, à défaut de justifier, ses clin d'œil aux ralents de Wong Kar-wai (*In the Mood of Love*) ou aux contrepoints musicaux de Sofia Coppola (*Marie-Antoinette*), emprunts parmi d'autres d'une spécialiste du recyclage médiatique.



James D'Arcy et Andrea Riseborough dans *W.E.* de Madonna

Au final, affiche-t-elle un point de vue clair, net et assumé sur ces deux destinées? Leur salut semble passer par la bague au doigt, des gants de grande valeur et la présence

rassurante d'un homme de goût. On aura compris que *W.E.* brille par son éclat, pas par son audace.

Collaborateur du Devoir

Entrevue avec Bibo Bergeron

Alerte sur le Paris de 1900!

Le film d'animation *Un monstre à Paris* est lancé chez nous en salle vendredi

ODILE TREMBLAY

Bibo Bergeron, cinéaste d'animation français, n'aime guère trop s'étendre sur les années qu'il a passées à Hollywood chez Dreamworks à coréaliser *Sur la route de l'Eldorado* (2000) et *Gangs de requins* (2004). À ses yeux, ces animations sont des films de studio, alors que son *Monstre à Paris* lui apparaît comme un film d'auteur. «*N'ayant pas droit au final cut [montage final] à Los Angeles, il faut sacrifier sur des scènes importantes au montage, ce qui frustré tout le monde.*»

Plus de liberté

Né à Paris, c'est depuis le début des années 80 qu'il œuvre dans le secteur. Bibo Bergeron fonda même en 1993 le studio parisien Bibo Films avec son comparse Pascal Chevê.

Après ses huit années à Hollywood, il est revenu au bercail, bien déterminé à tourner chez lui *Un monstre à Paris*, conscient de devoir se débrouiller avec un budget moindre (24 millions d'euros, tout de même), mais plus de liberté. «*Si j'avais fait le film à Hollywood, disons qu'il y aurait davantage de clichés sur les Parisiens...*»

Destiné à toute la famille, l'intrigue se déroule dans la

capitale française inondée en 1910, à l'heure où un monstre — une puce géante, en fait — sème la panique sur les pavés de la ville, traqué par le préfet de police Maynott, gonflé de lui-même, alors que sur une scène de Montmartre chante la belle Lucille (voix de Vanessa Paradis), bientôt impliquée de plain-pied dans l'aventure auprès du monstre en question. C'est Mathieu Chédid, dit M, qui a composé la musique et les chansons du film, en plus de prêter sa voix au monstre. Gad Elmaleh prête la sienne à Raoul, l'amoureux secret de Lucille, et François Cluzet au préfet Maynott.

Un œil un peu exercé remarquera quelques troublantes similitudes avec *Les aventures extraordinaires d'Adèle Blanc-Sec*, portées à l'écran par Luc Besson qui adapta Tardi, en 2010. Dans les deux cas, au début du XX^e siècle, des créatures émergent du Jardin des plantes à Paris et terrorisent la population en survolant les toits et les gargouilles. Dans l'un et l'autre film, deux personnages vaniteux et ridicules se cassent les dents sur l'enquê-

te, là où de belles filles intrépides (et leurs admirateurs) dénouent tous les fils. Mais Bibo Bergeron laisse entendre qu'avant écrit son premier scénario en 2005, avec l'appui de Stéphane Kazandjian dès 2006, donc avant Besson, celui qui a influencé l'autre ne serait pas lui. Comme Luc Besson a produit *Un monstre à Paris*, pas question de trop protester.

Sous les apparences monstrueuses

«*Dans l'univers visuel du film, j'ai été influencé par le dessinateur Franquin plutôt que par Tardi, mais c'est le peintre Alfred Sisley qui m'a inspiré pour les ambiances et les décors.*», ajoute-t-il.

L'animateur a eu l'idée de vêtir le monstre avec les costumes de l'immortel chanteur et directeur de cabaret Aristide Bruant. «*Je me suis beaucoup documenté sur le Paris du temps. Heureusement, il existe un grand nombre de photographies des inondations de 1910. Au cours d'une vingtaine d'années, tout se transforma, avec le métro, l'automobile, les découvertes de la médecine, la photographie. L'époque*

me fascine.»

Le film utilisant des images de synthèse et les techniques du 3D, dont il a voulu user sans esbroufe, son tournage, onéreux avec son équipe de 140 personnes, fut interrompu durant neuf mois, histoire de repasser le chapeau en quête de fonds.

«*Il faut faire oublier au spectateur qu'il s'agit d'une animation*, déclare-t-il, *en offrant un aspect visuel cohérent, rendant plausible la présence d'une puce géante à quatre bras et en créant des personnages attachants. L'émotion est la clé de tout. À travers le film, j'aborde la question des apparences monstrueuses et trompeuses, qui cachent parfois un être au grand cœur. S'il comporte un message, c'est celui d'apprendre à contrôler sa peur.*»

Un monstre à Paris a attiré 1 700 000 spectateurs en France, ce qui n'est pas mal du tout, et devrait sortir bientôt sur le territoire américain.

Le Devoir

Cette entrevue fut réalisée à Paris, alors qu'Odile Tremblay était l'hôte des Rendez-vous d'Unifrance.

EN NOMINATION AUX OSCARS®

MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

« UN DRAME POIGNANT. »

The Hollywood Reporter

SOUS TERRE

DE LA RÉALISATRICE DE «EUROPA EUROPA»

SELECTION OFFICIELLE TELLURIDE FILM FESTIVAL

SELECTION OFFICIELLE TORONTO FILM FESTIVAL

UN FILM DE AGNIESZKA HOLLAND AVEC ROBERT WIECKIEWICZ BENNO FÖRMANN AGNIESZKA GROCHOWSKA MARIA SCHRADER HERBERT KNAUP KINGA PREIS KRZYSZTOF SKONIECZNY

PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE!

EXC NTRIS 514 947-2206

CINÉMAS AMC LE FORUM 22

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

metropolefilms.com

★★★★★

«Les actrices sont remarquables!»

- Le Parisien

★★★★★

«Une vraie réussite!»

- Les Inrockuptibles

17 filles

UN FILM DE DELPHINE ET MURIEL COULIN

LOUISE GRINBERG JULIETTE DARCHE ROXANE DURAN ESTHER GARREL YARA PILARTZ SOLÈNE ROBOT

Film-annonce et Infos: www.17filles.com

PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE!

CINÉMA BEAUBIEN 1200, Boulevard de la Vallée

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

« D'UNE REDOUTABLE EFFICACITÉ ! UNE RÉALISATION APPLIQUÉE... »

UNE DISTRIBUTION DE TOUT PREMIER ORDRE.

- MARC-ANDRÉ LOUBER, LA PRESSE

« SCÉNARIO D'UNE GRANDE RICHESSE, AVEC DE MERVEILLEUX DIALOGUES. »

- ODILE TREMBLAY, LE DEVOIR

« ...A DE QUOI RAVIR LES NOSTALGIQUES DE PAGNOL AUTEUIL ET MERAD SAVOUREUX. »

- MANON DUBOIS, VIE

LA FILLE DU PUISATIER

D'APRÈS L'ŒUVRE DE MARCEL PAGNOL UN FILM DE DANIEL AUTEUIL

DANIEL AUTEUIL KAD MERAD SABINE AZEMA JEAN-PIERRE DARROUSSIN NICOLAS DUVAUCHELLE ASTRID BERGES-FRISBEY

À L'AFFICHE!

PRÉCÉDÉ DE DIMANCHE

LES FILMS CHRISTAL

www.cinemaduparc.com

consultez notre site internet

24 FILMS D'ALFRED HITCHCOCK MAÎTRE DU SUSPENSE

MISS BALA

LES COURTS MÉTRAGES EN NOMINATION AUX OSCARS

MONSIEUR LAZHAR

Métro Place des Arts 3575 Du Parc 514-291-1900

CINÉMA DU PARC 1200, Boulevard de la Vallée 514-947-2206

STATIONNEMENT 3 HEURES: 2\$